A. AUFFRAY

UNE MÉTHODE D'ÉDUCATION

PROCURE DES ŒUVRES ET MISSIONS
... DU VÉNÉRABLE DON BOSCO ...
.. ... 14, rue de Bagneux, Paris-VIe ... ...
... ... — 1924 — ... ...

UNE MÉTHODE D'ÉDUCATION

DU MÊME AUTEUR

Le Vénérable Don Bosco, brochure in-16, illustrée de nombreuses gravures. 50e mille..................... 1 fr. 50
Procure des Œuvres et Missions du Vén. Don Bosco, 14, rue de Bagneux, Paris (VIe).

Une page de vie cachée du Paris catholique, volume in-8o coquille, 4e mille, copieusement illustré..... 3 fr. 50
Patronage Saint-Pierre, 276, rue des Pyrénées, Paris (XXe).

Une Offensive de Charité, volume in-16 de 160 pages, 3e mille........ 4 fr. 50
Patronage Saint-Pierre, 276, rue des Pyrénées, Paris (XXe).



LE VÉNÉRABLE DON BOSCO

ÉDUCATEUR DE LA JEUNESSE

1815-1888

A. AUFFRAY

UNE MÉTHODE D'ÉDUCATION



PROCURE DES ŒUVRES ET MISSIONS
DU VÉNERABLE DON BOSCO
14, Rue de Bagneux, Paris-VIe
— 1924 —

Cum permissione Superiorum

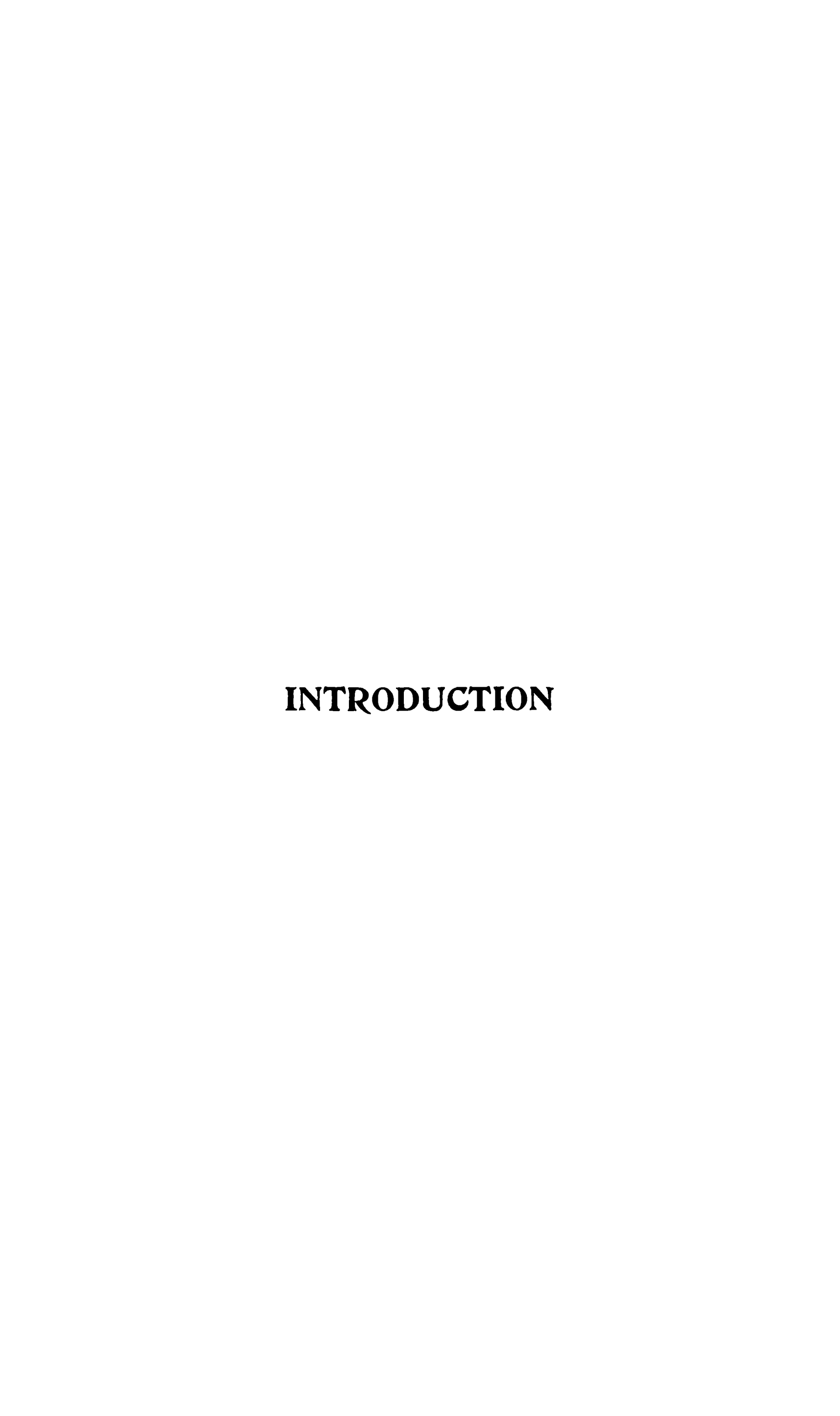
AUGUSTÆ TAURINORUM

20 Aprilis 1924.

BARTHOLOMÆUS FASCIE

Nihil obstat :
Parisiis die 23a Junii 1924,
V. DUPIN,
can. hon.

IMPRIMATUR :
Parisiis die 24a Junii 1924,
H. ODELIN,
v g.



INTRODUCTION

D'un peu partout, c'est-à-dire des six pays où pénètre le Bulletin Salésien (1), *l'on m'a demandé de réunir en volume les articles qui, au cours de ces deux dernières années, avaient tenté d'exposer les grandes directives de la pédagogie salésienne. J'ai cédé sans trop d'efforts. Quel amour-propre d'écrivain se déroberait à cette flatteuse invitation? Celui-là seul qui manquerait de fonds, et c'était mon cas. Mais un ami est venu qui m'a dit : « Allez-y ! J'avance le montant de la première édition. C'est cher, mais il faut répandre ces idées opportunes dans le monde des éducateurs. Voilà plus de quarante ans que je sers la jeunesse : laissez-moi lui donner encore ce témoignage de dévouement. »*

Je l'ai laissé, — et voilà le livre. Il avoue un double dessein. D'une pierre il voudrait faire deux coups au moins.

D'abord il voudrait corriger l'idée, je ne dis pas fausse, mais incomplète que le public catholique s'est faite d'un homme. Depuis son voyage triomphal à travers la France et son séjour à Paris, en mai 1883, le Vénérable Don Bosco n'ap-

(1) **France, Belgique, Canada, Suisse, Vallée d'Aoste, Hollande.**

paraît aux yeux de la plupart que comme un thaumaturge, ou, comme on l'a dit, le Vincent de Paul du XIXe *siècle. Homme à miracles et père des orphelins : c'est tout.*

Emu de l'abandon physique et moral où il avait trouvé la jeunesse de son temps, il aurait usé sa vie à abriter dans ses maisons de travail et de prière les pauvres enfants du peuple privés de famille ou trahis par elle. Arracher la jeunesse ouvrière aux ennemis de son bonheur, la misère, le vice, l'ignorance, l'esprit d'indépendance, l'incapacité professionnelle, et lui fournir, dans des œuvres de protection, le pain quotidien qui fortifie le corps, l'instruction qui éclaire l'esprit, la doctrine qui retourne les cœurs, la discipline qui trempe les volontés, l'enseignement professionnel qui arme pour la vie, et l'atmosphère de la famille qui épanouit les âmes : telle aurait été — si l'on en croit nos Larousses catholiques les plus récents — l'unique mission du vénérable Don Bosco.

Sans doute il fut cela, d'abord cela, surtout cela, mais que d'autres choses encore !

Comme son émule en charité il fut fondateur de congrégations ; comme lui aussi il fut mêlé à des événements religieux de premier ordre, quoique ignorés encore de l'histoire ; comme lui toujours il rêva de missions lointaines, mais trop brisé par la vie pour réaliser son désir, il dut se contenter de jeter aux extrémités de la terre une double armée d'apôtres qui, chaque jour, arrache à la barbarie et au paganisme ces autres grands enfants, les sauvages ; et il fut aussi bâtisseur

d'églises ; et il fit gémir les presses autant que quiconque, lanceur du premier tract, du premier almanach, voire du premier roman de poche catholiques ; et il inaugura, voilà tout à l'heure quatre-vingts ans, les premières colonies de vacances... Que ne fit-il pas cet homme surprenant d'activité, dont le calme et la bonhomie désarçonnaient tous ceux qui l'approchaient ! Un jour, qui est proche, nous essaierons d'offrir au public le portrait entier de ce grand serviteur de Dieu et de ses frères.

Aujourd'hui nous ne voulons qu'esquisser les traits de l'éducateur, en exposant, dans ses lignes générales, son système pédagogique qui, tout inspiré des idées de son maître et modèle saint François de Sales, a tout naturellement pris le nom de système salésien.

*
* *

Deux ans avant sa mort, en 1886, Don Bosco reçut un jour du Supérieur du Grand Séminaire de Montpellier une lettre où ce digne ecclésiastique le pressait de lui communiquer le secret de sa merveilleuse pédagogie. C'était déjà une seconde instance, car à une première lettre de son correspondant Don Bosco avait répondu : « C'est grâce à la crainte de Dieu répandue au cœur de mes jeunes gens que j'obtiens d'eux tout ce que je veux ». « Mais, répliquait l'excellent Supérieur, la crainte de Dieu n'est que le commencement de la sagesse. Comment achever l'œuvre ? Allons, mon père, donnez-moi la clef de votre système d'éducation que je m'en serve pour le bien de

mes séminaristes ». « Mon système ! Mon système ! murmurait Don Bosco en pliant la lettre, mais si je ne le connais pas moi-même ! Je n'ai eu qu'un mérite, celui d'aller de l'avant selon l'inspiration du Seigneur et des circonstances ».

Il se trompait, car Don Bosco eut un système d'éducation très personnel. Mais cet ensemble d'idées, qu'au soir de sa vie il sut formuler en quelques principes brefs et nets, ne se constitua pas d'une seule pièce dans son esprit. D'une part, le ciel se mit de la partie, et l'inspiration d'en-haut, jointe à la charité dont le cœur de l'apôtre débordait, semble avoir dicté le fond de cette pédagogie.

Par ailleurs sa pensée d'éducateur, avant d'atteindre à son point de maturité, tâtonna, se corrigea, s'instruisit des leçons de l'expérience. Elle ne dédaigna pas non plus de se mettre à l'école d'autrui et de tirer parti du travail de ses devanciers (1). *Enfin et surtout, comme l'ont remarqué deux de ses biographes* (2), *elle sut être moderne, prendre le vent, et dans un siècle grisé de liberté, rebelle à toute forme d'absolutisme, s'adapter merveilleusement aux exigences des tempéraments contemporains. Ce fut ainsi que, progres-*

(1) Sait-on, par exemple, que Don Bosco pour composer le règlement en usage dans ses maisons commença par confronter les règlements des instituts les plus florissants alors, dans le dessein de leur emprunter quelque détail assimilable à ses idées. — Nul doute aussi qu'il n'ait lu et pratiqué abondamment les œuvres des maîtres en éducation et en direction, saint François de Sales, Fénelon et aussi Dupanloup.

(2) M. le marquis Crispolti, sénateur, et le professeur **Bonetti.**

sivement et comme par étapes, son système d'éducation prit corps. Le voici dans ses lignes générales.

*
* *

A sa base, mais rien qu'à sa base, comme fondement solide mais insuffisant, une surveillance de toutes les minutes. Le Salésien doit mettre l'enfant dans l'impossibilité matérielle de pécher en l'enveloppant toujours de son regard et de sa sollicitude attentive. *Il doit sans cesse se trouver au milieu de ses petits. A quel titre ? De professeur ? De pion ? Non : mais de père qui ne laisse jamais ses enfants seuls, tant que leur liberté n'est pas éduquée.*

Mais comment l'éduquerez-vous, demande-t-on, si vous ne lui donnez pas du jeu et de l'air ? Cette assistance continue en fera un hypocrite, louchant toujours du côté du maître. Non, parce que ce système d'éducation laisse l'enfant s'épanouir, se manifester, se raconter, s'essayer même au plongeon. Il conserve à la discipline ce qui est nécessaire à la marche régulière et ordonnée d'une maison d'éducation ; mais pour le reste, il ferme les yeux. Surveillance assidue mais nullement pesante, ni tracassante, ni tatillonne. Dans ce système, le surveillant n'est pas le tuteur *impitoyable qui interdit à la plante tout écart de croissance, mais le* jardinier *uniquement attentif à lui fournir l'air et la lumière, à amender le sol, quand il renferme des matières réfractaires à l'assimilation.*

C'est précisément pour que cette jeune liberté

trouve autour d'elle la chaleur et la lumière dont elle a besoin pour fleurir, que l'éducateur salésien la baigne dans une atmosphère permanente de joie. *A la joie il demande d'épanouir les âmes, de balayer l'ennui, de faire passer un frisson de vie à travers l'organisme, d'aider au travail de l'intelligence, d'associer dans l'esprit de l'enfant l'idée de plaisir à celle de devoir et surtout de pousser ce cœur de jeune chrétien à la confiance, à l'abandon.*

Car c'est là le cœur du système : rien de solide n'est encore construit, avoue Don Bosco, si l'enfant n'a pas livré son cœur par la confiance. Tout le reste prépare, dispose à ceci, qui est l'essentiel : capter le cœur de l'enfant. Comment ? En s'en faisant aimer. Mais encore comment ? En supprimant tout châtiment corporel ou ignominieux, en punissant surtout par le retrait de tout signe extérieur d'affection, en comblant les distances qui, ailleurs, séparent l'élève du maître, en mêlant le Salésien aux jeux, aux soucis, aux préoccupations des enfants, en développant le plus possible une familiarité de bon aloi, en faisant en sorte, comme disait Don Bosco, que non seulement ces petits soient aimés, mais se sentent aimés, en brisant toutes les barrières traditionnelles dont la présence engendre, non pas le respect, comme on l'a cru, mais la défiance. Sans amour, pas de confiance, et sans confiance, pas d'éducation.

Mais, quand le maître tient fortement en ses mains le cœur de l'élève, quand, par ces procédés de mansuétude et de patience, il a bien mérité

de commander à l'enfant au nom de cette forte autorité de l'amour, alors, doucement, sans heurts ni secousses, il le porte vers le monde surnaturel. Il lui fait aimer la prière, il lui enseigne sa religion, et surtout il le met en contact précoce et permanent avec les trois sources de toute vie ; la confession, *la* communion *et la* dévotion à la Sainte Vierge.

Vivre en grâce de Dieu, appuyer sa faiblesse sur la force divine, puiser dans l'amitié de Jésus-Christ et dans le souvenir de sa Mère le courage de repousser le mal et d'accomplir l'humble tâche quotidienne. Voilà le terme de cette éducation.

Mais cette grâce, on peut la perdre, on peut l'affaiblir en soi : alors le tribunal de la pénitence est toujours ouvert pour purifier les cœurs, la Table Sainte se dresse tous les matins pour les fortifier, et l'autel de la Vierge, tout à côté, appelle sans cesse notre prière pour ranger au service de notre faiblesse le secours permanent de la Mère de Dieu. Tenir son âme en état de grâce, communier, communier très tôt, communier souvent, communier tous les jours, invoquer sans cesse la Vierge Auxiliatrice des Chrétiens pour observer la Loi de Dieu et sauver son âme : voilà l'aboutissant de cette théorie aussi simple que savante, aussi claire que forte, aussi ancienne que moderne.

*
* *

Etait-il si neuf ce système ?

Non : très vieux, aussi vieux que l'Evangile dont il procédait en ligne directe.

On s'est abusé sur le côté relativement nouveau de cette pédagogie, sans prendre garde que certains de ses chapitres, les plus modernes, ne venaient en supplanter d'autres que parce qu'ils offraient à l'éducateur de meilleurs moyens d'atteindre le but suprême : approcher le jeune homme de Dieu par les multiples industries d'un amour aussi tendre qu'ingénieux. Or, ceci est de l'Evangile. L'œuvre essentielle de Jésus-Christ ne fut-elle pas de ramener à son Père la pauvre humanité conquise par les prodiges ineffables de son amour ?

D'autre part, il existe dans les récits évangéliques, épars et perdus à travers le texte sacré, des paroles, des exemples, des conseils, des maximes qui, tous, ont trait à l'âme de l'enfant, du jeune homme. En recueillant religieusement ces fragments, en les éclairant les uns par les autres, et aussi par les actes du Sauveur, en s'imprégnant surtout de l'esprit même du livre divin, peut-on dégager une pensée d'ensemble, un enseignement assez précis et complet pour y asseoir une pédagogie chrétienne ? Don Bosco l'a pensé, et pour l'avoir rappelé à ses contemporains il a pris figure de précurseur.

Mais, en substance, il ne faisait que transposer à notre vie du XXe *siècle la page célèbre où Jésus nous dépeint le Bon Pasteur qui connaît ses brebis, qui marche devant elles, qui ne s'enfuit pas à l'approche du loup, qui n'a de repos que lorsqu'il a rentré au bercail toutes ses unités,*

et qui, jour par jour, heure par heure, leur donne toute sa vie. — Il ne faisait que traduire dans le langage des faits la page fameuse où le grand saint Paul chante la divine splendeur de la Charité : « La Charité est patiente, la Charité est pleine de bonté ; elle ne cherche pas son propre intérêt, elle ne s'irrite pas, elle ne garde pas rancune du mal ; elle excuse tout, elle croit tout, elle espère tout, elle supporte tout. La Charité ne doit pas avoir de fin... »

* * *

Un jour, à Turin, berceau des œuvres salésiennes, vint à passer un ami de fraîche date de ces mêmes œuvres. Descendu tout droit de Belgique, il pérégrinait à travers l'Italie pour se documenter sur les jeunes saints, apôtres de l'Eucharistie. Tout naturellement, il s'était arrêté à la Maison-Mère des Salésiens qui avait vu croître et s'épanouir, sous les soins du Vénérable Don Bosco, cette fleur de pureté exquise, le jeune Dominique Savio, que Rome d'ici peu mettra sur les autels aux côtés de son bon Maître.

Au cours de sa brève enquête, cet homme demeura frappé de la façon, nouvelle pour lui, dont on élevait la jeunesse chez Don Bosco. Autant, sinon plus, que son petit héros elle l'intéressa et il se mit à l'étudier. Il erra par les cours aux heures où le jeu enflammait de son ardeur toute cette jeunesse, il poussa à l'improviste la porte des ateliers, il jeta un regard curieux pardessus les vitres des classes, il écouta prier les enfants à la chapelle, il vit leur faim eucha-

ristique les porter à flots vers la Table Sainte, il admira la saine familiarité qui unissait maîtres et élèves, — et, au soir du troisième jour de cette étrange expérience, il dit à un Salésien :

— Eh bien, vous savez, j'ai deviné.

— Quoi donc ?

— Le ressort secret de votre éducation.

— Ah bah ! J'en doute.

— Si, si.

— Voyons un peu.

— Tout votre système est à base de tendresse chrétienne.

Il avait vu juste cet hôte de passage ; l'âme de nos maisons ne lui avait pas échappé. Et, sans le savoir, avec son expression simple et nue, il qualifiait comme Don Bosco lui-même cette méthode d'éducation. De fait, au soir de sa vie, en 1884, quatre ans avant sa mort, vieillard septuagénaire et déjà touché par un mal implacable, le Vénérable avait, dans une longue lettre à ses fils, datée de Rome, laissé tomber de sa plume le mot résumant sa pensée essentielle d'éducateur. Ma pédagogie, disait-il, est fille de l'amour.

Lecteur, cette méthode d'éducation, la voici !

Vous intéressera-t-elle ? Je l'espère.

Soulèvera-t-elle quelque débat profitable ? Je le souhaite.

Travaillera-t-elle à nous aider tous à bien servir la jeunesse ? Je le demande à Dieu.

A. A.

I

Le système préventif en éducation

Quand au milieu d'une conversation sur les idées pédagogiques des éducateurs modernes le nom et l'œuvre du Vén. Don Bosco viennent à être évoqués, il se rencontre toujours quelque esprit mieux informé qui se charge de ramasser en un mot les théories d'éducation du grand apôtre de la jeunesse : « Ah oui ! Don Bosco, vous savez, le système préventif », lance-t-il triomphant. Le système préventif ! Et voilà ! On croit avoir tout dit de ce formidable corps de doctrine pédagogique élaboré au cours d'un demi-siècle d'exercices pratiques, quand on a prononcé ces sept syllabes !

Certes, le système préventif tient une large place dans les constructions pédagogiques du Vénérable ; mais tout de même, il faut bien le constater, il ne forme que la partie négative de son œuvre. Sur cette base solide s'élève tout un édifice d'idées hardies, d'apparence neuve, conformes cependant au plus pur enseignement de l'Evangile.

En six chapitres bien nets nous allons avoir le plaisir de les analyser devant nos lecteurs. Mais, auparavant, au seuil de cet exposé, nous tenons à apprendre à qui l'ignorerait encore ce qu'est ce fameux *système préventif*, dont beaucoup parlent sans trop le connaître.

*
* *

Il y a deux façons d'élever la jeunesse, constate le Vénérable Don Bosco. L'une très connue, toujours très répandue, ayant la vie terriblement dure, consiste à assurer l'ordre en châtiant le délit à peine commis selon un tarif de punitions préétabli. « Reste tranquille, ne trouble pas la discipline extérieure, semble dire l'éducateur dans ce système, car si tu le fais voici ce qui t'attend. » Don Bosco note finement que ces procédés fleurissent, et même s'imposent dans les casernes et auprès des personnes dont l'âge suppose la pleine raison.

Tout autre est le second système. Il ne part plus de la préoccupation d'obtenir de force, par la crainte du châtiment, un ordre propice à la tranquillité de l'éducateur, à la dignité de la discipline, et à l'œuvre d'éducation, mais de l'idée qu'il faut à tout prix éviter l'offense de Dieu. « A quoi bon châtier après coup un désordre, disait mélancoliquement Don Bosco ! Dieu a déjà été offensé. » Non : tout l'art, tout le souci de l'éducateur doivent tendre à empêcher l'enfant de faire le mal par une surveillance de toutes les minutes. Il doit le mettre dans l'impossibilité matérielle de pécher en l'enveloppant toujours

de son regard et de sa sollicitude attentive. Il doit sans cesse se trouver au milieu de ses petits. A quel titre ? De supérieur ? De pion ? Non, mais de père qui ne laisse jamais ses enfants seuls tant que leur liberté n'est pas suffisamment éduquée.

Cette *méthode préventive*, comme on l'a appelée, pour l'opposer à l'autre, la *méthode répressive* à base de punitions, s'attache, comme on le voit, à tarir le mal dans sa source en supprimant l'occasion ou en la neutralisant. Elle copie les meilleurs progrès de la science moderne, qui a plus de confiance en l'hygiène qu'en la médecine, aime mieux préserver que guérir.

Rien de plus opposé, on peut le constater, que ces deux méthodes ! La première est à base de crainte révérentielle, et la seconde d'affectueuse vigilance, de bonne et saine familiarité, d'amour. La première tient le supérieur à distance de l'élève, dans un isolement splendide, d'où il ne sort que pour sévir ; elle lui compose un visage glacial, des yeux soupçonneux, une attitude distante et réservée susceptible d'inspirer la terreur ; elle crée ces fameuses lignes parallèles où maîtres et élèves cheminent sans risque de jamais se rencontrer ; et surtout elle s'appuie sur un code pénal que distinguent les caractères suivants : les châtiments prévus sont souvent d'ordre corporel, — ils écrasent l'enfant pour lui enlever le goût de la récidive, — ils s'appliquent automatiquement, brutalement, sans distinction de personnes, selon les exigences du tarif, — ils requièrent une comptabilité remar-

quablement tenue où on les voit s'inscrire en regard des délits et ne s'effacer qu'après solde complète. Cette méthode aboutit à de curieux résultats, qu'il serait trop long et trop cruel de relever ; mais nous avons encore dans l'oreille cette phrase d'un enfant qui l'avait subie pendant cinq ans : « Je n'ai mis le pied dans le bureau du supérieur qu'une seule fois, pour me faire ramasser. » Dans ce système la compénétration des cœurs n'est pas, on le voit, l'idéal poursuivi, sinon atteint.

Tandis qu'au contraire l'autre méthode ne pense, ne rêve qu'à cela : établir entre l'éducateur et l'élève un contact étroit, familier, intime, d'où jailliront une cordialité de bon aloi et une confiance abandonnée. Dans ce dessein elle mêle partout enfants et supérieurs, en récréation, à la promenade, dans la salle d'études, à la chapelle; elle descend l'autorité de son trépied et l'abaisse joliment, sans la compromettre, au niveau de l'enfant ; elle enveloppe l'élève d'une surveillance assidue, mais affectueuse, nullement tatillonne, une surveillance qui ouvre les yeux, mais sait aussi les fermer ; elle ne proscrit ni le geste affectueux, ni la parole cordiale, ni le ton de la vraie paternité ; elle brise impitoyablement toutes les barrières qu'un respect mal entendu, ou des traditions jansénistes voudraient dresser entre maîtres et élèves ; en un mot elle se fait toute à tous pour gagner au Christ la jeunesse. « Malheur à la maison, écrivait Don Bosco en 1884, quatre ans avant de mourir, où les supérieurs ne seront regardés que comme des supérieurs, et

non plus comme des pères, des frères, des amis ! On les craint, mais on ne les aime pas. »

Nous entendons l'objection, elle est si courante. « Dans l'aventure c'est votre prestige qui va sombrer. L'autorité, nécessaire à toute éducation, va être mortellement atteinte, car cette vie mêlée va permettre à l'œil infaillible de l'enfant de découvrir les petits côtés, les défauts, les travers de ses maîtres. »

A quoi l'on pourrait répondre : préférez-vous, adoptant l'autre système, étouffer la spontanéité de l'enfant, l'induire en hypocrisie, lui donner le goût de la façade soigneusement blanchie mais abritant une marchandise équivoque, lui laisser de ses années d'enfance et de jeunesse et de la maison où elles s'écoulèrent le plus sombre des souvenirs ? Mais nous aimons mieux, avec un des plus éloquents défenseurs du système répressif, répondre : « Bien que les parents vivent avec leur marmaille et tripotent avec elle du matin au soir, ils ont un moyen de sauver leur prestige, c'est d'être des saints : et de fait beaucoup s'efforcent de devenir meilleurs. »

Le beau mérite de dompter une classe, une division, une école avec la verge tout près de soi ! C'est Cavour qui a dit : « Avec l'état de siège tout âne est capable de gouverner ». Tous les éducateurs, s'il ne s'agit que de réprimer, se sentent à la hauteur de la tâche. Ce métier ne demande guère d'apprentissage. Mais pour prévenir efficacement le mal il faut toute l'application affectueuse, toute l'inquiétude vigilante d'un cœur d'homme. Et c'est précisément en cela que con-

siste à la grandeur originale de cette méthode, qui fait coup double, car elle forme tout à la fois le maître et le disciple. L'un ne progresse en docilité que parce que l'autre progresse en dévouement. C'est dans un travail constant sur lui-même, c'est dans les efforts quotidiens qu'il fait pour se rendre plus zélé, plus patient, plus maître de soi que l'éducateur achète le bonheur de se passer de châtiments odieux et de se voir obéi par amour.



« Pas commode ce système-là, diront certains ! » « Entendons-nous, répondait Don Bosco; très commode, très apprécié et très efficace du côté des élèves. Mais, convenons-en, assez pénible du côté de l'éducateur. Toutefois les difficultés qu'il soulève seraient vite réduites, si le maître s'appliquait avec zèle à sa tâche. »

Et comme pour enfoncer ce goût de l'éducation et cette méthode de sacrifice dans l'âme de ses disciples, il promettait aux partisans du système préventif quatre résultats certains : leurs élèves leur demeureraient attachés tout au long de l'existence, en dépit des pires écarts de la tête et du cœur ; nul d'entre eux, si méchant ou vicieux qu'on l'ait accepté, n'empirerait entre leurs mains ; la contagion du vice, étouffée ou neutralisée par cette surveillance attentive, s'arrêterait aux portes de la maison qui adopte ce système ; et enfin, et surtout le cœur étant gagné, ce seraient les parties profondes de l'âme qui se laisseraient pénétrer et transformer.

Plus tard, sur la fin de ses jours, à l'âge où toutes les leçons de la vie lui remontaient en sagesse et en expérience, vieillard presque septuagénaire, il incarnait en deux scènes vivantes ces deux systèmes qui partagent le monde des éducateurs. Il les saisissait tous deux au vif au cœur d'une récréation de collège.

Ici, disait-il, c'est la joie, l'expansion, le jeu animant de son souffle toute une jeunesse ardente. Pas de groupes isolés, pas de conversations louches dans les coins, pas de fuites dérobées dans les corridors ou les escaliers obscurs ! Mais des cris, des chants, des rires, à en avoir les oreilles cassées. Les supérieurs sont mêlés aux parties engagées et apportent à cette tâche une passion peu commune. Ceux dont les jambes n'ont plus la souplesse de la jeunesse ou de l'entraînement quotidien encouragent de leur présence ou de leur applaudissement les succès de la partie, ou se promènent avec les élèves qu'un juste motif écarte du jeu. Tout le monde est sur la cour ; pères et fils sont mêlés dans le plus charmant des vacarmes ; les regards sont francs, les fronts épanouis, les cœurs sur les lèvres : c'est la famille avec son charme, sa cordialité, son abandon, sa divine douceur.

Quel contraste avec le spectacle d'une cour régie par l'autre système ! Ici, à l'heure de la récréation, plus de cris, de chants, d'éclats de voix. L'attitude des élèves reflète un morne ennui, une espèce de lassitude. Ils semblent tous bouder. Leur visage trahit une sorte de défiance qui fait mal au cœur. Quelques-uns d'entre eux courent et

sautent avec la charmante étourderie de leur âge ; mais la plupart se tiennent solitaires dans les coins, appuyés aux murs, perdus dans leurs pensées. On en voit d'autres assis sur les marches des escaliers, répandus dans les corridors, dans les lieux écartés, pour échapper à la surveillance. Plusieurs se promènent lentement, en groupes, et discourent ; mais leur conversation ne doit pas être fameuse, sinon pourquoi ces regards inquiets et scrutateurs jetés à la dérobée, pourquoi ces sourires mauvais révélateurs du mot ou du récit équivoques ? Où sont, à cette heure, les maîtres de ces enfants ? Ailleurs pour sûr, devisant ou philosophant entre eux, ou retirés dans leurs chambres. Sur la cour il n'y a que le surveillant de semaine, incapable de dominer la récréation et d'en assurer la discipline intérieure. A son passage les groupes s'écartent, les conversations s'étouffent et les attitudes redeviennent correctes. C'est tout ce que l'on veut cette cour-là, et certainement un des lieux de la maison où les âmes sont le plus endommagées. Fatal aboutissement d'une méthode qui, par principe, raréfie les contacts entre l'éducateur et l'élève, entre la matière à transformer et l'ouvrier même de cette transformation !



Très beau en théorie tout cela, mais un peu trop crucifiant, murmureront certains. Et puis quoi qu'on dise et qu'on veuille, on n'arrive jamais à conjurer tout écart. Il s'en produit fatalement, et de graves. Où est la sanction alors ?

Comment se rédige, dans ce système, le chapitre des punitions?

L'objection ne déconcertait ni Don Bosco, ni ses premiers disciples. Voici comment ils répondaient.

Des punitions, oui, il en faut. Nous ne sommes pas de ceux qui laisseront jamais la nature s'égarer sur de faux chemins. Quand elle s'y écarte il faut la ramener ; de gré ou de force, il faut sévir. La prudence, l'exemple, la justice le requièrent, moins souvent peut-être qu'on le dit, mais quelquefois tout de même. Alors ces punitions s'inspirent du principe même du système : *Prendre garde avant toutes choses de fermer le cœur de l'enfant, de l'endurcir, de le clore à l'œuvre positive d'éducation.*

En vertu de ce principe les châtiments en usage dans les maisons salésiennes revêtiront les quatre caractères suivants : *on les retardera le plus possible, — ils ne seront ni humiliants, ni irritants, — ils s'imprégneront de raison, — ils relèveront eux aussi de ce fameux* « *ordre du cœur* », si cher à Pascal.

Don Bosco a pu affirmer au terme de sa vie qu'il s'était occupé pendant un demi-siècle et plus de la jeunesse sans avoir jamais eu à punir une seule fois. Sans doute c'était un saint, et il n'est pas donné à tout le monde de disposer de ce prestige, et de cette science rare d'éducateur. Ses fils essaient quand même de marcher sur ses traces en punissant le moins possible, en retardant jusqu'aux extrêmes limites l'heure du châtiment. Ils surveillent toujours, mais du coin

de l'œil, d'un œil qui, connaissant la légèreté involontaire de la jeunesse, se ferme souvent. Tant que c'est possible, dispensez-vous de punir, disait le Vénérable : ils y essaient.

Mais parfois ils ont conscience qu'une punition s'impose ; alors ils se rappellent les prescriptions de leur maître. Jamais ou presque jamais de châtiment public, humiliant, froissant les parties vives de l'âme, accumulant pour des années, pour une vie entière parfois, des trésors de rancune, arrêtant net tout travail sérieux d'éducation ! Jamais de châtiments corporels, irritants, écrasants, poussant les cœurs à la révolte : heures indéfinies de piquet, pensums interminables, positions douloureuses, coups, tirements d'oreille, etc., etc. Même les renvois, rendus obligatoires par le scandale obstiné et l'indiscipline entêtée, devront se faire joliment. Autant que possible on s'ingéniera à faire surgir un prétexte naturel, à faire arriver un parent providentiel qui éloigneront l'enfant dangereux. Ainsi l'honneur sera sauf. Et, au seuil de la maison, la dernière poignée de mains du maître sera encore affectueuse, pour que l'enfant prodigue sente qu'un cœur l'attend toujours au foyer de la vieille maison. « Cher petit, je ne puis te garder ; tu me gâterais mes autres brebis. Mais c'est un ami que tu laisses ici. Rappelle-le toi et reviens te jeter sur son cœur aux heures méchantes de la vie. »

En 1880, à l'âge de 65 ans, le Vénérable Don Bosco, revoyant une dernière fois les pages où il avait condensé le suc de sa doctrine, ajouta ces

quatre lignes : « Avant d'infliger la moindre punition, supputez le degré de culpabilité de l'enfant ; et si l'avertissement suffit, n'employez point le reproche ; et si le reproche suffit, n'employez point le châtiment. » Ah ! Que voilà une règle d'or ! Comprendre la faute ! Expliquer le péché ! Proportionner le châtiment non au délit, sans intelligence, brutalement, appliquant la lettre d'un code rigide, mais à la culpabilité, au degré de malice introduit dans l'acte ! Plus de tarif uniforme qui, en face du délit, relève la punition correspondante et l'inflige sans discernement ; mais un examen rapide et sage du cas individuel, et un châtiment proportionné au mal volontaire, et ramené à son minimum de sévérité efficace. Tel pauvre petit, à peine responsable, récidiviste du mal, héritier de tares ancestrales, victime désignée à toutes les séductions par la fragilité ou la violence de sa nature, allez-vous le traiter, pour le même délit, comme le bon petit enfant qui n'a jamais eu sous les yeux que des exemples de vertu et dans le sang, dans les nerfs que des forces de vie et d'équilibre ?

Enfin, à l'heure où il faudra sévir à tout prix on se rappellera qu'il est de beaucoup préférable d'employer ce genre de punitions qu'une mère sait manier si adroitement. Un visage consterné, une parole froide ou indifférente, des yeux qui se détournent, une main qui se retire : quatre fois sur cinq cela suffit pour châtier des cœurs d'enfants, à condition toutefois qu'on ait réussi, par son dévouement, à s'en faire aimer.

Ecoutez Don Bosco :

« Pour les jeunes gens est châtiment tout ce que l'on fait servir comme tel. C'est un fait qu'un regard glacial produit plus d'effet sur eux qu'un soufflet. Un mot de louange à qui l'a mérité, une parole de blâme à qui s'est oublié constituent souvent une récompense et un châtiment véritables. » Un soir que Don Bosco avait appris, par les rapports de ses surveillants, qu'un vent de fronde tentait de souffler parmi son petit peuple, il n'eut, pour l'arrêter net, qu'à dire à ses fils, après les prières du soir, avant de les envoyer se reposer : « Je ne suis pas content de vous. Ce soir je ne vous dirai rien : allez dormir ! »

S'il arrive toutefois que l'enfant demeure rebelle à de tels procédés, alors la punition proprement dite est appliquée, — celle-là même que nous avons qualifiée plus haut, ni irritante, ni accablante, toute empreinte de raison et réduite au strict minimum. On nous demande des exemples : en voici quelques-uns pris au hasard de nos souvenirs. L'enfant se verra privé de promenade, d'une séance théâtrale ; il sera retenu à l'heure de la récréation pour achever son devoir ; on prélèvera un tant sur ses réserves de bons points ; on le fera dîner debout à sa place au réfectoire ; on lui interdira à son goûter les friandises apportées par sa famille ; ses jours de vacances, en fin d'année, seront diminués ; il partira plus tard ou rentrera plus tôt que ses camarades, etc., etc. On voit que c'est toujours du même esprit que s'inspirent ces terribles punitions : ne pas se fermer un cœur dont la com-

plicité est nécessaire à l'éducateur pour commencer, poursuivre et achever son œuvre.



Tout à l'heure, à dessein, un mot est tombé de notre plume, que nous voulons reprendre ici comme conclusion de ce bref exposé. La famille ! C'est le mérite de cette éducation à base de sollicitude attentive, de contact intime et fréquent entre le maître et l'élève, de compénétration des cœurs, de vouloir, dans la mesure du possible, reconstituer autour de l'âme de l'enfant l'atmosphère même de la famille. La créature humaine ne peut s'en passer ; pour dilater sa vie il faut qu'elle la respire. Si, par un accident bizarre ou tragique, ce milieu naturel, voulu de Dieu, vient à lui manquer, on voit tout de suite s'étioler son tempérament d'homme et de chrétien.

Eh bien, soit, dit l'éducateur salésien ! Puisque la vie méchante, par ses nécessités économiques ou par les désertions du devoir qu'elle provoque, puisque la mort, par ses sombres coups d'aile, a privé ce petit de ce bien sans égal, nous lui reconstituerons une autre famille. Elle sera un peu artificielle sans doute ; mais notre souci, notre art et notre charité s'ingénieront de mille façons à rendre l'illusion assez forte pour que l'enfant se croie toujours au foyer paternel, dont sa jeune tendresse est, au moins momentanément, sevrée, et qu'il épanouisse en fleurs et en fruits les riches puissances de sa nature.

II

De la liberté en éducation

L'éducation de la jeunesse oscille trop souvent entre deux systèmes, celui de l'excessive rigueur et celui de l'extrême liberté. Quand ce n'est pas la routine ou la recherche du moindre effort qui inspire l'une ou l'autre, ces systèmes se rattachent infailliblement à une certaine philosophie, tout au moins à une idée sommaire de la nature humaine. Aux uns elle apparaît, en effet, comme foncièrement mauvaise, radicalement incapable de se porter au bien, prête à tous moments à s'évader en saillies mauvaises ; il faut la tenir constamment en lisière, la brider sans cesse, la courber perpétuellement sous une règle inflexible, une discipline de fer, arrêter net tout élan spontané de cette coquine. Règne de la loi, du système, de la discipline qu'aucune influence, personnelle et vivante, n'anime. Triomphe du formalisme, et de la répression aveugle.

D'autres esprits, au contraire, posent pour maxime incontestable que les premiers mouvements de la nature sont toujours droits, ou encore qu'il n'y a dans l'homme de germe que

pour le bien (1), et se refusent à voir quelle secrète complicité la nature humaine livrée à elle-même, nourrit pour le mal : dès lors il ne s'agit plus que de la laisser faire, la laisser agir, la libérer le plus possible de toutes contraintes, l'abandonner à ses pentes naturelles. Règne de la liberté mal comprise, de l'anarchie des appétits. Triomphe du caprice et de l'instinct sur les ordres gênants de la raison !

Ne pourrait-on pas, partant d'une idée moins absolue de la nature humaine, plus orthodoxe aussi, et empruntant à ces systèmes leur part de vrai, fonder une pédagogie qui respecterait l'ordre réel des choses, et passerait victorieusement entre ces deux écueils de l'excessive rigueur et de l'extrême liberté ? Quelqu'un l'a cru, quelqu'un l'a tenté et, après trente ans d'essais laborieux, sa pensée a constitué un monument d'une noble unité, où le cœur et la raison, l'autorité et la liberté trouvent chacune sa part.

Celle qu'il a taillée à la liberté de l'enfant y est considérable. Se souvenant que — comme dit Bossuet — sous les ruines de cette nature déchue il y avait encore quelque chose de la beauté et de la grandeur du premier plan, le Vénérable Don Bosco — car c'est de lui qu'il s'agit — ne craignit pas de faire fond sur la spontanéité de l'enfant, sur la personnalité du petit chrétien, sur les forces vives de cette nature ardente. Il pensa, avec raison que l'éducation ne consiste pas à

(1) La première de ces affirmations est de *Rousseau* dans l'*Émile*, et la seconde de *Kant* dans le traité de *Pédagogie*.

étouffer l'originalité de l'enfant, mais à l'épanouir ; à comprimer ses énergies, mais à les discipliner. Il voulut que le maître fût, non pas un tyran des volontés, ni le témoin passif de leur jeu, mais le collaborateur indispensable qui doit apprendre à l'enfant à pouvoir un jour se passer de lui.

D'où lui venait ce goût marqué pour la liberté de l'enfant, pour un système d'éducation qui, sans idolâtrer cette fleur ardente, s'ingénierait, en lui fournissant les matières nutritives nécessaires, à l'épanouir magnifiquement sous le ciel de Dieu ? D'un flair mystérieux, le flair des précurseurs, qui, rien qu'à humer l'air de leur temps, devine dans quel sens et à quel vent vont tournoyer les volontés humaines, — de ses propres souvenirs d'enfance, de jeunesse plutôt, élevée au Grand Séminaire de Chieri, en pleine discipline janséniste, au milieu de maîtres qui se faisaient un point d'honneur de ne pas frayer avec leurs élèves — d'un sens profond de l'Evangile, où toute la pédagogie de l'amour est en germe, éparse aux quatre coins du livre sacré, — enfin du génie de l'éducation que cet humble prêtre eut aussi fort que quiconque. De fait, quand plus tard l'histoire impartiale dressera le catalogue des découvertes pédagogiques du siècle passé, elle cessera, nous l'espérons, de mentionner exclusivement des œuvres laïques ou protestantes, et elle alignera parmi les constructions solides, originales et défiant le temps, le système d'éducation conçu et réalisé par le Vénérable Don Bosco.

*
* *

Pour saisir sur le vif, en action, ce respect de la liberté de l'enfant, entrez dans la première maison salésienne venue, et faites le tour du curieux qui a l'air de ne s'intéresser à rien, mais qui ouvre le bon œil. Nous voici à la chapelle, à l'heure de la Messe quotidienne. Regardez bien, vous chercherez en vain la moindre trace de ce vieux gallicanisme, ou de ce jansénisme têtu qui jadis tyrannisaient les manifestations de la piété chrétienne ou en faisaient quelque chose d'officiel, de réglementé.

Tant de communions à l'année, à tels jours tout le collège réuni ! La marche vers la Table Sainte bancs par bancs : c'est si beau, si ordonné, si édifiant ! Les confessions à date fixe : telle classe, tel samedi ; telle autre classe, le samedi suivant ! Une belle règle uniforme, rigide et impassible pour plier les âmes et leur faire éprouver, à jour et heure déterminés, les émotions religieuses nécessaires. Ici, dans la chapelle salésienne, rien de tout cela. Des confesseurs un peu partout, présents à chaque office, attendent le pénitent qui, librement, vient faire l'aveu de ses fautes. L'exemple des élèves fervents est la seule pression extérieure que subit la volonté des autres. A l'heure de la communion le spectacle est encore plus original, plus typique, dirions-nous. Déjà le célébrant s'est retourné pour dire « *Misereatur vestri...* » et à peine quelques unités sont à la Table Sainte. Puis à l'*Ecce Agnus Dei* voici trois ou quatre enfants qui sor-

tent du premier banc en même temps que trois ou quatre autres arrivent du fond de la chapelle. Le spectateur regarde et il en voit une demi-douzaine qui s'échappent des bancs du milieu ; les bancs de devant, ceux de derrière, déversent leur contingent, toujours par petits groupes. Certains paletots s'approchent, certaines soutanes ne bougent pas ; d'ici, un enfant se détache et va s'agenouiller à côté de son maître, de là, un surveillant se lève et va rejoindre ses petits à la Table Sainte. Et durant tout le temps que dure la communion les uns vont et viennent, les autres laissent passer ; les uns s'avancent dans le plus parfait recueillement, les autres prient agenouillés, la tête entre les mains. Enfin le banc de communion se dégarnit et le prêtre retourne à l'autel ; mais s'il fallait dire un tel a communié, tel autre ne l'a pas fait, ce serait difficile. Pourquoi cela ? C'est que Don Bosco a défendu de se rendre à la Table Sainte par bancs entiers ; il a même été jusqu'à bannir de ses maisons l'expression « communion générale ». De la piété oui, et beaucoup, mais de la piété libre ; la communion fréquente et même quotidienne oui, mais une entière liberté pour la communion, même aux jours de grande fête.

Vous sortez de la chapelle pour tomber en cour de récréation et y retrouver cet esprit de saine liberté. Tout le monde y joue, la règle est absolue : voilà la part de la discipline. Et la plupart des surveillants, laïcs ou ecclésiastiques, se font un plaisir de se plier eux-mêmes sous cette règle. Mais quelle variété dans ces jeux ! Et quelle

franche liberté laissée à ces ébats ! Les amateurs de balle se groupent entre eux, les passionnés de barres s'alignent en deux camps, tandis qu'une épuisante partie de « gendarmes-voleurs » embrigade les plus bouillants. L'Oratoire de Turin a conservé le souvenir d'un carré de laitues envahi, piétiné, saccagé par un groupe d'élèves du Vénérable jouant à la petite guerre. A sa vieille maman qui lui reprochait d'avoir toléré cette incartade Don Bosco répondit : « Va, le mal est petit, l'important est qu'ils n'offensent pas le Seigneur. Le reste, vois-tu... » Et un geste de détachement achevait la pensée du Saint, qui avait un faible pour cette exubérance de vie, signe authentique de la santé de l'âme.

Mais la récréation a pris fin. Sur deux rangs et en parfait silence les élèves se sont alignés pour monter en classe. Pénétrons derrière eux dans les locaux scolaires. C'est une chose curieuse qu'une classe dans les maisons de Don Bosco. Rien de solennel, de compassé, de doctoral. Une familiarité de bon aloi, qui n'entame en rien le respect dû au professeur, y règne d'un bout à l'autre. Ici comme ailleurs, on exige des leçons impeccables, les devoirs sont minutieusement épluchés, le crible de la correction se montre aussi fin et ténu que dans les meilleurs établissements ; mais, comme dirait le Prince d'Aurec, il y a la manière, et la manière, dans les maisons salésiennes, est toute empreinte de paternité. On y laisse carte blanche à la spontanéité de l'enfant. Une réflexion qui lui traverse l'esprit n'est pas arrêtée aux lèvres par le regard rigide du maître ;

elle s'insère tout naturellement dans le tissu de l'explication. Le mot pour rire, l'histoire qui détend les nerfs, l'entr'acte joyeux qui repose les esprits sont du pain quotidien. On sait ici que l'attention de l'enfant est de petite embouchure, et qu'il ne faut pas y entonner de vive force les notions, même élémentaires, du savoir humain. Le maître n'a aucune de ces attitudes qui figent, ou paralysent les langues : tout en lui au contraire appelle, sollicite, réclame la question, l'objection, la demande de lumières. En un mot les classes salésiennes sont plus des causeries que des cours, et, dans le maximum de liberté accordée à cet exercice, on s'y instruit presque en s'amusant.

Traversez maintenant la cour et poussez votre inspection dans les ateliers professionnels où la crise de l'apprentissage reçoit sa solution la plus intelligente : qu'y voyez-vous ? Courbés sur leur travail, des apprentis qui, généralement en quatre années d'entraînement progressif et contrôlé, réussissent à devenir des valeurs professionnelles. Il ne faut pas moins pour obtenir un ouvrier possédant la technique de son métier. Enseignement manuel et cours théoriques s'entremêlent au long du jour pour mettre aux mains de ces jeunes gens un instrument capable de les faire vivre. En leur tenant le langage de l'intérêt et de la raison on leur fait entendre que, s'ils acceptent cette discipline, ils auront, dans l'existence, une supériorité marquée sur tous ceux dont l'apprentissage fut écourté, bousculé, ou exploité. La plupart se rendent à ces raisons ;

mais si, un jour ou l'autre, par caprice, soif de liberté, avidité de gain, le petit apprenti veut quitter ses maîtres et aller grossir le nombre des imprudents qui sacrifient à l'avantage immédiat tout un avenir rémunérateur, il est libre : nul contrat ne le lie, la porte est ouverte. On essaie de lui faire comprendre la gravité de cette démarche, ses conséquences fâcheuses et lointaines, on essaie de le raisonner. Si l'on n'y parvient pas, on se garde bien, dans les maisons salésiennes, de faire jouer le « sic volo, sic jubeo » ; la porte s'ouvre, et, à défaut de notre vigilance, nos prières et nos sympathies escortent encore dans la vie cet imprudent qui veut s'émanciper.

L'on agit de même au patronage salésien à l'égard des enfants qui, de temps à autre, le désertent ou le trahissent. Le patronage salésien — Don Bosco l'exigeait — a toujours sa porte ouverte : entrée libre comme au bazar. Si un enfant arrive, présenté par ses parents, tant mieux ; s'il arrive tout seul ou entraîné par des amis, c'est la même chose : figure nouvelle dont on établit l'état civil, sans plus. Mais vient-il à manquer un dimanche, deux dimanches, dix dimanches de suite, on ne l'expulsera pas pour cela. Il est toujours de la famille, classé enfant prodigue peut-être, mais c'est tout. Quand il réapparaîtra un peu honteux au seuil du local, on se montrera pour lui plus affectueux, plus paternel ; on soulagera ses remords par un accueil de bonté, et, comme dans l'Evangile, on lui rendra sa place au foyer salésien. Ces procédés ont leurs inconvénients : qui le nie ? Mais si l'on savait comme ils

attachent par leur tréfonds les âmes des jeunes gens au cœur de leurs maîtres. Et n'est-ce pas ce qui importe ?...

D'ailleurs la pédagogie salésienne ne s'arrête pas là pour faire l'apprentissage de la liberté chez l'enfant. Elle dispose d'autres moyens pour atteindre cette fin, qui est la fin même de l'éducation.

Comme nous l'avons déjà insinué, elle tient essentiellement à connaître ce que cachent ces cœurs d'enfants, le monde de désirs, de passions, d'aspirations qui les agitent, pour y porter la lumière, l'ordre et la loi chrétienne. Mais le moyen de se procurer cette science, si une discipline rigoureuse, impitoyable, terrifiante fait régner la crainte dans ces âmes, les replie sur elles-mêmes, et les contraint de jouer un rôle hypocrite contraire à la spontanéité de leur âge ? Il faut donc, conservant de la discipline ce qui est nécessaire à la marche régulière et ordonnée d'une maison d'éducation, laisser les enfants s'ébattre, se remuer, détendre leurs nerfs, déverser le trop-plein de leur activité en des jeux, des promenades, des divertissements variés ; il faut les laisser se manifester librement, se raconter, mettre au jour, sans crainte d'une raillerie ou d'un châtiment, le fond de leur cœur ; il faut les placer dans une atmosphère de saine liberté où, comme au foyer familial, ils penseront tout haut. « Donnez donc aux enfants, disait le Vénérable, liberté complète de sauter, courir, faire du tapage. Faites tout ce qui vous passera par la tête, disait saint Philippe de Néri, ce grand ami

de la jeunesse, pourvu que vous évitiez le péché. »

Don Bosco s'ingéniait aussi à fournir à ses élèves des occasions multiples d'exercer leur jeune liberté, de prendre des initiatives, d'endosser des responsabilités. Il leur confiait des tâches particulières, leur demandait un service spécial, les engageait dans des occupations nouvelles. Le théâtre, la musique, la gymnastique, les promenades, les colonies de vacances offraient un champ très vaste à son dessein. Il poussait même plus loin : de ses meilleurs élèves il faisait des collaborateurs, aides-surveillants, professeurs, moniteurs de gymnastique, metteurs en scène, machinistes, etc., etc. La pédagogie salésienne est dans son fond une culture de l'initiative, s'inspirant des caractères propres de la jeunesse et des tendances personnelles de chaque élève. « La première nécessité pour les éducateurs de la jeunesse, a écrit un théoricien moderne (1), est de surveiller l'apparition de chaque inclination, de mettre à sa portée un aliment approprié à sa valeur, en laissant au sujet le soin de le conquérir et de l'assimiler. Les fêtes, les représentations dramatiques, les cérémonies, la décoration des salles, les lectures variées, les jeux et toutes les formes humaines de la joie, à condition que les élèves y soient inventeurs et acteurs plus que spectateurs, favorisent et règlent l'essor de l'imagination, et la sollicitent peu à peu aux créations achevées. » Ces lignes sont de 1910 ; en 1875 Don Bosco réa-

(1) *Du dressage à l'éducation*, par P. Mendousse, Paris, Alcan.

lisait déjà, dans chacun de ses collèges, les desiderata qu'elles expriment.

De même quand avec des mots solennels et un peu abscons on vient vous dire : « qu'il importe par-dessus tout de faire passer le pubère du régime de l'hétéronomie à celui de l'autonomie », on réclame pour l'âme de l'adolescent un traitement que l'éducation salésienne s'est toujours efforcée de lui procurer. Don Bosco tenait, en effet, à ce que tout ordre donné pût se justifier, que la raison de l'enfant convînt d'elle-même de la bonté, de la nécessité de l'ordre, du silence, de la règle, qu'il s'y soumît de plein gré, que son obéissance en un mot ne fût pas contrainte, mais libre et volontaire, hommage de sa raison à un ordre de choses compris et aimé. L'ancienne discipline n'admettait en face d'elle que deux attitudes, révolte ou soumission apeurée, colère ou tremblement ; la nouvelle, la sienne, veut être aimée et embrassée de belle humeur par ceux auxquels elle est proposée.

C'est la qualité de cette obéissance qui explique précisément pourquoi, dans les maisons salésiennes, les châtiments, les punitions sont si rares et d'une espèce si particulière.

Comme on l'a fort bien observé, l'ancienne discipline ne pouvait se passer d'un corps d'agents à l'affût des manquements ; elle avait une police, un tribunal, des peines graduées, surtout corporelles, un cachot, une comptabilité ingénieusement odieuse de délits, et quasi-délits, que rachetaient non le repentir du coupable, mais les châtiments dont chaque écart était ta-

rifé. La nouvelle discipline, au contraire, n'a que faire de tout cet attirail. Avec elle le châtiment lui-même, quand il faut l'infliger et que le seul repentir ne suffit pas, est accepté, consenti par la raison qui reconnaît les droits de la justice ; avec elle la culpabilité individuelle est pesée et la part du volontaire déterminée ; avec elle le châtiment corporel est impitoyablement banni comme peu digne d'âmes libres, comme aussi l'avalanche de pensums, de reproches, de sévérités de toute sorte ; avec elle l'oubli, la faiblesse passagère, l'étourderie sont prises pour ce qu'elles sont, et les yeux du maître se ferment aisément sur eux ; avec elle enfin et surtout on use de ces châtiments que le cœur d'une mère sait manier si délicatement.

Il n'est pas jusqu'à la surveillance qui, dans les maisons salésiennes, ne s'inspire de ce souci constant, de travailler à l'apprentissage de la liberté de l'enfant. On sait que dans ces établissements elle est de toutes les minutes. Du matin au soir, et du soir au matin, un œil exercé mais affectueux ne quittera jamais l'enfant. Il passera d'un lieu à un autre, d'une occupation à une autre, mais toujours il aura près de lui, dans la personne du Salésien, un frère aîné dont l'unique souci sera de le protéger, de l'avertir, de l'encourager, de le relever aussi. Surveillance assidue, mais nullement pesante, agaçante, exigeante sur des riens. « Fais ceci ; ne fais pas cela; ne touche à rien ; tais-toi ; tu parleras quand on t'interrogera ; tiens-toi droit, etc., etc. » Au contraire elle se plaît à donner du jeu à la liberté

de l'enfant, à le laisser agir tout seul, à jeter le toutou à l'eau, comme disait Don Bosco, pour qu'il apprenne à nager. Même s'il perd pied, à condition que ce ne soit pas à fond, on le laisse volontiers tirer sa brasse tout seul. On est sur la berge, on surveille l'effort : l'enfant le sait bien ; et si le plongeon est trop sérieux, il n'aura pas même besoin de crier au secours : un bras vigoureux l'aura vite ramené à la rive. Pour nous servir d'une autre image, le surveillant, dans ce système, n'est pas le tuteur impitoyable qui interdit à la plante tout écart de croissance, c'est le jardinier uniquement attentif à lui fournir l'air et la lumière, à amender le sol quand il renferme des matières nutritives peu abondantes, ou dangereuses, ou réfractaires à l'assimilation.



Les résultats de cette éducation, on les aperçoit : indiquons-les en deux mots. Elle arrive à révéler au maître le caractère de l'enfant pour le régler en toute prudence et en épanouir les énergies cachées. Les enfants se classent assez facilement en exubérants et en timides ; avec la vieille discipline les uns devenaient facilement des révoltés et les autres des impuissants. Cette éducation nouvelle prévient ce double échec en canalisant l'excès de vie des uns, en révélant les énergies latentes des autres. C'est encore elle, qui, de tous les anciens élèves sortis des maisons salésiennes, fait, dans la vie, des débrouillards. On a pu faire à ces jeunes gens des reproches légitimes, mais jamais on ne les a accusés de man-

quer d'initiative, d'élan, d'entrain, d'esprit inventif et audacieux. Enfin cette méthode d'éducation, qui se préoccupe toujours de l'heure où la plante sortira de serre, travaille pour la vie et non pour la seule tranquillité de la minute présente. Les vents mauvais, les orages, les intempéries pourront se déchaîner peut-être, elle sera de force à leur résister.

*
* *

Le plus bel éloge que l'on puisse faire de ces procédés éducateurs c'est qu'ils ressemblent étrangement, s'ils ne les copient pas, aux savantes menées de la grâce de Dieu dans les âmes. Comme la grâce, cette pédagogie est vigilante ; comme elle, elle s'installe au cœur même de la place et ne le lâche jamais ; comme elle, elle respecte la liberté de l'homme, de l'enfant ; mais comme elle aussi, elle se sert de tous les moyens pour la redresser, la discipliner ; comme elle, elle ne punit le péché que par ses propres conséquences ; et comme elle, elle exige l'acquiescement volontaire de la conscience ; comme elle enfin elle peut apparaître à certains moments insuffisante et vaincue, mais comme elle, elle finit par avoir le dernier mot et à mener les cœurs à ses fins. Eh bien, calquer sa façon d'agir sur la façon d'agir de Dieu, faire en petit, en tout petit, sur le terrain de l'éducation, ce que l'Esprit de Dieu fait en très grand dans le monde des âmes, c'est, semble-t-il, tenir la bonne méthode. D'elle aussi on peut répéter la phrase célèbre, quoique un peu vulgaire : l'essayer c'est l'adopter.

III

De la joie en éducation

Dans quel esprit élèvera-t-on la jeunesse qui monte ? Voilà un des problèmes les plus débattus par nos pédagogues modernes. Les réponses sont diverses comme les philosophies ou les doctrines qui les dictent. Pour nous voilà plus de soixante-dix ans que, à la suite du Vénérable Don Bosco, nous avons pris position : s'il est un esprit propre à comprendre, saisir, envelopper, assouplir, faire monter en fleur, puis en fruits l'âge terrible qui va de douze à dix-huit ans, c'est assurément celui qui prend le nom et s'inspire des principes du grand Evêque de Genève, l'esprit salésien. Dressé à cette école, pénétré des maximes de ce maître, Don Bosco établit un corps de doctrine pédagogique qui est de première valeur. Il fit plus : il l'accrut, l'enrichit de sa propre expérience, de ses réflexions d'homme du vingtième siècle, et de cette collaboration étroite entre la pensée de l'Evêque de Genève et celle de son disciple moderne sortit un art d'éducation qui s'impose.

A l'analyse on constate, presque de prime

abord, que ce système a compris l'importance capitale de la joie en éducation. Dans la vie de ses maisons Don Bosco a fait à la joie sa part, et très belle ; il l'a versée à haute dose dans son règlement ; il en a pour ainsi dire imbibé chacune des actions qui composent la journée du collège. Sans faire fi de la discipline — qu'il voulait exacte, mais pas tatillonne ; respectée de l'élève, mais pas idolâtrée du maître ; familiale et jamais draconienne — il voulut que la joie tînt un rôle de premier plan dans l'éducation de ses fils. Il ne s'en est jamais repenti.

*
* *

Une des impressions qu'un œil attentif et compétent emporte toujours d'une visite à une maison salésienne c'est l'atmosphère de joie dans laquelle elle paraît baigner. Pour le Vénérable Don Bosco la joie était un facteur indispensable de succès en éducation. Il l'a poursuivie tout au long de son existence depuis le jour où jeune séminariste il fondait avec quelques amis la « Confrérie de la joie », jusqu'à l'heure où, livrant au public les leçons de sa longue expérience, il écrivait celle ligne qu'eût signée saint Philippe de Néri : « Laissez donc aux enfants pleine liberté de sauter, courir, faire du tapage à leur gré. » Une des paroles qui lui revenait le plus souvent aux lèvres était celle-ci : « Allons ! sois joyeux ! » La joie, il la voulait partout : en récréation, en promenade, cela va de soi, mais aussi en classe, à la chapelle. Le théâtre, paraît-il,

faisait peur à Mgr Dupanloup (1) ; il n'épouvanta pas Don Bosco, et le premier des éducateurs modernes il dressa ses tréteaux vers 1847. Dans ses maisons la musique, sous toutes ses formes, occupe une place de choix. Il eût approuvé ce vœu d'un philosophe moderne (2) : « L'enfance et la jeunesse devraient être élevées *in hymnis et canticis* », comme il eût aimé cette réflexion d'un de nos meilleurs écrivains : « Vous dites : on n'apprend pas en s'amusant ; et moi je réponds : on n'apprend qu'en s'amusant. L'art d'enseigner n'est que l'art d'éveiller la curiosité des jeunes âmes pour la satisfaire ensuite, et la curiosité n'est vive et saine que dans les esprits heureux. Les connaissances qu'on entonne de force dans les intelligences les bouchent et les étouffent. Pour digérer le savoir, il fau tl'avoir avalé avec appétit. » Le goût, l'amour, le plaisir de l'étude il voulait que, par la variété et l'ingéniosité des méthodes, par l'habitude de tenir l'élève au-dessus de son travail, par l'atmosphère de cordialité de la classe, par la science charmeuse du maître, on les inspirât profondément à l'élève.

Il voulait aussi qu'il emportât de ses années d'éducation le goût et l'amour de la maison de Dieu. C'est dans ce dessein qu'il s'évertuait à la rendre attrayante, ausi bien par la beauté du

(1) « Mgr Dupanloup s'opposait par principe aux représentations dramatiques françaises qui, disait-il, passionnent et dissipent une maison sans grand profit pour son progrès intellectuel. » *Vie de l'Abbé Hetsch*, p. 368.

(2) A. Ravaisson.

culte que par la participation de tous aux offices et aux chants religieux. Pas de messes suivies dans un silence accablant, mais des prières récitées à haute voix et coupées de cantiques ; pas d'exercices importuns, longs, produisant comme un sentiment de lassitude, mais des offices brefs, des instructions vivantes et enlevées, des cérémonies captivantes, de la musique, des fleurs et des lumières. Et pour retenir tranquille et captivé tout son petit peuple de marmots son zèle ne reculait devant aucune innovation, pourvu que le respect dû à la maison de Dieu n'en souffrît d'aucune sorte. Mais c'était surtout par la confiance et l'amour qu'il jetait à la base de la piété chrétienne qu'il faisait de la chapelle une maison de prière douce et fervente où l'âme de ses petits était heureuse d'aller cueillir une heure de joie. Jadis, aux siècles qu'influençait l'esprit de Jansénius, on disait : « Adorez Dieu. Tremblez devant Dieu ». Don Bosco, suivant l'admirable conseil de Fénelon, disait : « Tâchez de leur faire goûter Dieu à ces petits ».

Un grand Maître de l'Université de France (1) avait coutume naguère de répéter à son peuple de subalternes en parlant des internes de ses lycées : « Faisons-leur des murs souriants ». Don Bosco n'avait pas attendu ce conseil pour faire de toutes ses maisons des demeures attrayantes où la joie se sentît comme chez elle.

*
* *

Dans quel but ?

(1) Jules Ferry.

Parce que avec son sens profond de l'éducation il avait vite compris que la tristesse et l'ennui, ces deux vilaines bêtes noires comme les appelait Mme de Sévigné, glacent ou étouffent les âmes, les replient sur elles-mêmes ou les courbent vers le vice, fabriquent des hypocrites ou des hébétés, tuent le goût du travail, paralysent les meilleures activités, retardent ou arrêtent l'éclosion des talents les plus vigoureux. Tandis qu'au contraire la joie, la vraie joie, celle qui jaillit des sources pures, dilate, épanouit, provoque et entretient la droiture, l'équilibre, la confiance et la simplicité. Elle est l'auxiliaire et l'alliée de l'éducateur en ce sens que grâce à elle l'enfant se laisse approcher, saisir, former, ciseler, presque sans y prendre garde.

Il n'est pas jusqu'à la santé de l'enfant qui ne gagne à son contact : la tristesse et l'ennui sont mères de l'apathie ; mais la joie, elle, se prolonge toujours en ébats et en mouvements. Elle détend les nerfs, elle les rafraîchit ; elle fait passer à travers l'organisme comme un frisson de vie ; et ce n'est pas un des moins curieux effets de l'influence du moral sur le physique que ce surcroît de santé, ce rose aux joues et ce nerf aux muscles, que, par des routes mystérieuses, la joie instille à la nature de l'enfant (1).

On l'a observé aussi, et bien finement (2), que ce qui descend dans l'esprit et le cœur de

(1) La joie est un baume de vie qui renouvelle le sang et les esprits. La tristesse, dit l'Ecriture, dessèche les os.

FÉNELON.

(2) *Vers la joie*, par Mgr Keppler.

l'enfant à la faveur et sous l'ardente caresse d'un rayon de joie pénètre bien plus avant, adhère plus fort à l'intelligence et à la mémoire, atteint plus sûrement le fond même de l'être, la moelle même du caractère.

Ajoutons que la joie s'intègre admirablement dans le système d'éducation salésien, s'il est vrai que, d'une part, ce système tend essentiellement à provoquer la confiance de l'enfant, et que, d'autre part, il n'est rien, après l'affection dont il doit se sentir enveloppé, qui n'épanouisse son cœur et ne le pousse à l'abandon plus et mieux que cette atmosphère de joie dans laquelle il baigne. Goûtez l'image si juste par laquelle un pédagogue moderne (1) exprime le fond de toute cette théorie de la joie : « Comme les œufs des oiseaux, comme le nouveau-né de la tourterelle l'enfant n'a besoin au début que de chaleur. Mais qu'est-ce que la chaleur pour l'enfant, le poussin humain, sinon la joie ? C'est elle qui permet aux forces naissantes de croître, tels les rayons de l'aurore ; elle est le ciel sous lequel tout prospère, sauf le poison. »

Pour clore cette litanie des bienfaits de la joie rappelons qu'il importe extrêmement qu'à l'heure de la formation première et définitive l'enfant ait vu associer la vertu et le plaisir, l'effort et la joie. Il serait fâcheux et funeste que de toutes ses années d'éducation il emportât cette impression que la vertu, la religion, le devoir c'est bien beau, mais bien triste. Ecoutez Fénelon : « Si l'enfant se fait une idée triste et sombre de

(1) J. P. Richter.

la vertu, si la liberté et le dérèglement se présentent à lui sous une figure agréable, tout est perdu. » Par ailleurs, dans un avenir très proche, ce bambin évaporé et distrait deviendra un adolescent grave et réfléchi. Eh bien, quand il ouvrira les yeux sur la vie et le monde, quel spectacle frappera immanquablement son esprit curieux ? Autour de lui, dans les sociétés qu'il coudoiera, le vice s'étalera triomphant, il sera tapageur, il éclatera de rire, il semblera tirer à lui tout le plaisir, il laissera entendre que seul il monopolise le bonheur. Contre cette séduction et ce mensonge — qu'à cette heure son inexpérience sera incapable de démasquer — il faut que de bonne heure le jeune homme ait appris que la vertu est charmante, qu'elle recèle des joies profondes, que la religion n'est jamais amie de la tristesse, qu'elle bénit et encourage toute joie pure, que le vrai rire est chrétien, que la joie est un don de Dieu, la plus douce des créatures sorties de ses mains, après l'amour.

Nous n'ignorons pas toutes les objections que l'on peut dresser contre cette théorie : elle énerve la discipline, elle semble faire litière du péché originel et de ses conséquences, elle ouvre dans les cœurs un appétit féroce de distractions, elle fait des âmes de plaisir, elle dégoûte de l'œuvre austère, etc., etc. Aucune de ces difficultés ne tiendrait à un sérieux examen. Mais quand il serait prouvé que pareil système d'éducation côtoie fréquemment des précipices, et y verse quelques rares fois, ne pensez-vous pas qu'en souvenir des bienfaits de la joie que nous venons

d'énumérer nous pourrions répéter après Mme de Maintenon : « Quand même la gaîté serait excessive, les suites en sont moins fâcheuses que celles de la tristesse. »

*
* *

Peut-elle d'ailleurs la vraie joie, la joie chrétienne, verser si aisément dans l'excès, elle qui s'alimente aux sources les plus pures ? D'où provient, en effet, dans les maisons salésiennes la joie qui s'épanouit dans les cœurs et sur les visages ? La philosophie nous apprend que la joie est cette complaisance du cœur dans un bien qu'il sent vraiment à soi. Quel est donc ce bien dont l'enfant élevé à l'école du Vénérable Don Bosco se sent vraiment maître et possesseur ?

C'est d'abord sa jeunesse qu'on lui laisse toute. L'éducateur ne l'écorne pas, ne l'atrophie pas, ne l'étouffe pas ; il laisse cette plante ardente s'épanouir belle et droite sous le soleil de Dieu. Il se contente de lui fournir à discrétion l'air et la lumière, et de surveiller la qualité du sol où elle puise son aliment.

C'est ensuite la douceur ineffaçable de se sentir aimé, vraiment aimé. Quoi que prétendent certains esprits chagrins l'enfant n'est jamais insensible à ce bonheur. Il a même un merveilleux instinct, presque un don de divination, pour deviner qui l'aime vraiment. Et ce bien perçu, senti, savouré, remplit son petit cœur d'une émotion joyeuse.

C'est encore, c'est surtout, ce trésor sans égal d'une conscience en paix avec Dieu, limpide,

pure, d'un cœur qui, par la grâce de Dieu, se sent installé dans l'amitié divine, d'une âme mise en contact par la religion avec toutes les sources des grandes émotions.

C'est enfin — car il faut nous borner — cette variété de moyens, d'industries, d'occupations par laquelle l'éducateur salésien s'ingénie de toutes façons à alléger aux jeunes gens le poids de la discipline, adoucir ses rigueurs, rompre ses monotonies, atténuer les effets désastreux et déprimants d'une règle inflexible.



A quoi aboutit cette éducation menée dans la joie ?

A faire de ces enfants des hommes, des chrétiens, des valeurs sociales ? A les faire traverser sans dégâts la crise de la jeunesse ? A les maintenir fermes dans la voie des commandements de Dieu ? A assurer le salut de leur âme, but suprême de toutes les pensées de l'éducateur ? Hélas ! Ce serait trop demander à une méthode que d'en attendre de pareils résultats ! La vie est méchante et les hommes aussi : ils se chargent souvent de jeter à terre l'édifice qui semblait bâti sur le roc, et de ravaler à leur niveau les âmes qui rêvaient de planer au-dessus de leurs tristes pensées. Mais du moins ce que nous pouvons affirmer, et preuves à l'appui, c'est que *pareille éducation attache d'un lien puissant et doux les âmes qui l'ont reçue à la maison qui l'a donnée.* Et c'est déjà quelque chose.

Pour elles le collège n'est plus cette « geôle de jeunesse captive » dont parlait Montaigne ; il n'apparaît plus à l'enfant, comme jadis au poète (1), sous un jour sombre, avec

Ses bancs de chêne noir, ses longs dortoirs moroses,
Ses salles qu'on verrouille . . . .
Et sans eau, sans gazon, sans arbres, sans fruits mûrs,
Sa grande cour pavée entre quatre grands murs.

Ce n'est pas le lieu où, tristement, mélancoliquement, on a traversé les plus belles années de sa jeunesse, l'édifice à qui, en passant, on montre le poing dans un geste de dépit inconsolable ; mais au contraire c'est la bonne maison où la vie a coulé comme dans un rêve, oscillant d'une émotion à l'autre, toutes si pures et si fortes, — où, presque sans y prendre garde, l'on s'est imprégné pour la vie des principes qui font marcher droit et des lumières qui font distinguer toutes choses, — où l'on a été vraiment aimé comme peut-être on ne le sera jamais plus dans la vie, pour soi, pour son âme, — où à chaque détour de corridor, à chaque coin de la cour, de la chapelle, de l'étude surgissent pour nous accueillir tous les souvenirs du passé, et les figures les plus chères. Figures aimées de nos anciens maîtres ! Elles ont le même sourire que jadis ; les cheveux ont blanchi, les traits se sont creusés, mais au fond des cœurs la flamme sacrée brûle toujours. Quelle joie pour eux de retrouver, en quelque état qu'ils soient : fils

(1) Victor Hugo.

fidèles ou enfants prodigues, ces gamins de jadis devenus des hommes, happés, secoués, tourmentés et parfois aussi hélas pervertis par la vie ! Avec eux, tout haut, on se remet à épeler le passé ; avec eux, tout bas, on murmure les mots divins qui vont atteindre les parties profondes de l'âme.

Instants de pure jouissance, bain fortifiant de jeunesse ! Nul ne s'y dérobe. Il suffit qu'un hasard, ou la grâce de Dieu, amène ces hommes au voisinage du logis où se sont écoulées les plus belles années de leur existence, les plus joyeuses, pour qu'ils poussent la porte et entrent. Dès le seuil l'enchantement opère, et leur âme se rafraîchit.

Bénie soit l'éducation qui parvient sans effort à ramener l'homme fait à la pureté de la source première, et à l'y replonger un instant pour le rendre ragaillardi aux luttes de l'existence, aux tentations de la vie, aux devoirs austères !



IV

De l'autorité en éducation

C'est au problème de l'autorité que l'on attend un système pédagogique. Quelle place va-t-il lui faire ? Sur quelle base va-t-il l'asseoir ? Toute une philosophie est engagée dans cette double question. Nous l'avons déjà dit : selon que l'on considère l'enfant comme un foyer d'appétits anarchiques, ou comme une bonne petite nature inclinée au bien, l'on oscille de l'excessive rigueur à l'extrême liberté. Par ailleurs dès lors qu'une volonté d'éducateur s'impose à l'enfant, au nom de qui ou de quoi le fait-elle ? De la force irraisonnée qui exige à tout prix la discipline ? De la raison qui attend l'assentiment volontaire ? De la foi qui veut plier l'esprit de l'enfant devant la seule autorité de Dieu ? De la conscience ? Questions brûlantes dont la réponse constitue toujours la partie centrale des théories d'éducation ! Nous ne saurions l'éviter. Voyons donc comment la méthode salésienne résout le problème.

***

Il faut élever l'enfant dans la joie, avons-nous

dit, *in hymnis et canticis*. La vraie joie, celle qui jaillit des sources pures de l'âme, dilate, épanouit, provoque et entretient la droiture, l'équilibre, la confiance et la simplicité. Elle est l'auxiliaire et l'alliée de l'éducateur en ce sens que, grâce à elle, l'enfant se laisse approcher, saisir, former, ciseler presque sans y prendre garde.

Il faut élever l'enfant dans une certaine liberté qui respecte sa spontanéité, ajoutions-nous. L'enfant demande, en effet, que son originalité ne soit pas étouffée, mais épanouie; que ses énergies ne soient pas comprimées, mais disciplinées; en somme que l'éducateur le traite un peu comme la grâce de Dieu traite le cœur des hommes, avec cette patience, cette sagesse, cette vigilance de tous les instants, cet art infini de guetter l'occasion, qui arrivent à plier librement nos volontés au plan divin.

« Fort bien ! Très joli ce programme de haute liesse, d'initiative éveillée et de libre obéissance, diront certains ! Mais vous avez l'air d'oublier en tout cela que la matière peut être rebelle à l'effort de l'éducateur. Elle regimbe parfois, souvent, contre l'ordre, non par un simple jeu de réflexes, mais de parti pris. Le commandement gêne tel appétit : on le bouscule, et voilà tout ! On peut vouloir réduire le rôle de l'autorité, mais, que diantre, il faut tout de même bien qu'elle joue à certains moments, et fasse plier ! »

Oui certes, et le système salésien se garde bien de faire fi de l'autorité. Il n'ignore pas que le

péché originel a vicié, sinon radicalement comme le voudraient certains, au moins profondément, la pauvre nature humaine. Saint Augustin décelait sa précocité jusque dans le bébé tétant le sein de sa mère : et il ne se trompait pas. Commander, il le faut ; courber sous la règle, la loi, le règlement l'enfant, l'adolescent, c'est de toute nécessité. Mais nous demandons au nom de qui et de quoi on va le faire. Cet ordre, qui veut plier victorieusement une petite liberté humaine, à qui, à quoi, empruntera-t-il sa puissance de persuasion ?



A la force ? — A des yeux qui roulent, menaçants, à un physique qui en impose, à une main qui se lève, à une attitude qui fait rentrer sous terre ?

A la crainte ? — Si tu n'obéis pas, c'est ceci qui t'attend : tel pensum, tel châtiment, telle privation, telle humiliation publique.

A la raison, à la conscience ? — A la raison qui veut enlever l'assentiment libre de l'enfant, et rêve candidement de le faire convenir de la justesse de l'ordre, ou de la justice de la punition.

A la foi ? — Cet ordre est celui-là même que te donnerait Jésus-Christ, le Fils de Dieu, que tu aimes ; cet ordre s'inspire de son esprit ; cet ordre te vient de ses représentants.

Nous répondons : ni à la force, ni à la crainte *autant que possible ;* à la raison et à la foi, *dès qu'il se pourra*, car c'est bien là à quoi tend tout

l'effort de l'éducateur chrétien, incliner l'enfant devant l'ordre que lui révèle sa pensée, ou celle de Dieu.

Mais avouons-le, ce n'est pas toujours possible, *au début de l'entreprise.* Allez tenir le langage de la raison à de petits bonshommes distraits et évaporés, à des adolescents engagés dans le péché et tyrannisés par lui, à des esprits faussés parfois dans leur discernement du bien et du mal ! Allez tenir le langage de la foi à de pauvres petits qui ne possèdent pas même l'abécédaire de cette adorable langue ! Ils ouvriront des yeux immenses, ne vous comprendront pas, et continueront d'agir à leur guise.

Alors ?

Dans l'entre-deux que faire ? Entre le moment où vous accueillez l'enfant et le jour béni où vous commencerez à le voir obéir par raison ou religion, comme disait le Vénérable Don Bosco, comment allez-vous vous en tirer ? Vous ne voulez employer ni la force, ni la terreur ; par ailleurs l'enfant n'est pas encore mûr pour entendre la raison ou l'Evangile : au nom de qui ou de quoi allez-vous lui commander ?



Au nom de l'amour, répond le Vénérable Don Bosco. Votre autorité sera celle de l'amour, l'autorité de l'homme, de l'éducateur que l'élève ne veut pas attrister, l'autorité du père qui tient dans sa main le cœur de ses enfants, l'autorité du frère aîné qui, d'un signe, se fait écouter mieux

que quiconque. « Que voulez-vous que je lui apprenne, disait Diderot d'un de ses élèves : il ne m'aime pas. » *Sans affection pas de confiance, et sans confiance pas d'éducation.* Le Vénérable Don Bosco l'avait très bien compris : aussi travaillait-il à gagner le cœur de l'enfant, et par le cœur toutes les avenues de l'âme. Volontiers il eût résumé toute sa méthode dans cette phrase : « Se faire aimer soi-même pour mieux faire aimer Dieu ».

Cette affection, cette confiance il la demandait, il la mendiait à ses fils ; il l'enseignait à ses disciples ; mais surtout il la méritait des uns et des autres. A l'aide de quels procédés ? Sa vie et sa doctrine nous les ont appris.

« Voulez-vous être aimé, disait-il ? Aimez. Et encore ça ne suffit pas : faites un pas de plus : il faut que non seulement vos élèves soient aimés de vous, mais qu'ils se sentent aimés. Et comment le sentiront-ils ? Ecoutez votre cœur : il vous répondra (1). »

D'abord pas de barrière entre l'élève et son maître, pas de loi des distances, pas de lignes parallèles où tous deux cheminent sans risque de se rencontrer ! Comme aussi pas de colère, pas de coups, pas d'humiliation publique ! — Mais la compénétration des cœurs, l'esprit de famille, la bonté toujours inquiète, toujours agissante, toujours penchée sur la faiblesse ou l'ignorance, — la miséricorde qui sait fermer les yeux, qui ne

(1) On n'a encore rien trouvé de mieux pour s'attacher les hommes, que de s'intéresser à ce qui les intéresse.

Cl. Farrère.

punit pas tout, qui pardonne aisément, — le souci constant de l'enfant, qui fait prendre intérêt à sa santé, à ses parents, à ses besoins, à ses peines, à ses progrès, à ses joies, — la vigilance qui le protège, le défend aussi bien de la pierre du scandale que de l'inclémence du temps, — la tendresse réelle et exprimée, — la surveillance continue mais maternelle, — l'imagination sans cesse en éveil, à l'affût de tout ce qui peut égayer, instruire, épanouir la vie de l'enfant, — la douceur qui ne hausse pas la voix, qui garde son bon sourire au milieu des pires traverses, qui sait punir avec un regard attristé, une bouche silencieuse, un front qui se détourne, — la confiance, témoignée de mille façons et attirant infailliblement la confiance, — la condescendance, qui ouvre à deux battants les portes de la chambre et accueille le petit bonhomme de dix ans comme un grand personnage, — la saine familiarité qui se mêle aux jeux des enfants, à leurs divertissements les plus puérils, à leurs petites folies : ça, tout cela, et que de choses encore, mais toutes renfermées dans ce mot, trop profané, et divin pourtant : l'amour !

Le grand éducateur a résumé ces procédés en deux mots célèbres. A lui-même il s'est dit : « *Fais-toi aimer si tu veux qu'on t'obéisse.* » A ses fils il a dit : « *Ne soyez pas des supérieurs, mais des pères.* »

*
* *

Vous dites : pareille méthode n'aboutit à rien de solide, de durable, parce qu'elle repose sur

le sentiment. — Si l'espace ne nous était pas limité, nous aurions plaisir à montrer en action cette pédagogie, à la saisir sur le vif, à l'incarner dans des faits tirés de la vie du Vénérable. Pour l'instant contentons-nous de ce témoignage de l'expérience. Au dire de Don Bosco elle doit réussir quatre-vingt-dix fois sur cent ; et les dix cas qui lui échappent, ajoute-t-il, ne sont pas encore des cas désespérés : ces dix malheureux, ainsi traités, avec bonté et respect, seront devenus moins dangereux pour leurs frères (1).

Voici d'ailleurs un fait que nous avons expérimenté des centaines de fois : les enfants que, pour des motifs d'ordre grave, on doit écarter des maisons salésiennes, leur demeurent toujours attachés, et reviennent voir leurs Supérieurs. Souvent ils se ressaisissent, et parfois même deviennent de fameux chrétiens. Et ceux-là qui ont mal tourné, au point de vue moral ou social, pécheurs scandaleux ou révolutionnaires farouches, conservent toujours au fond de leur cœur, faible ou trompé, un souvenir attendri, une pensée fidèle aux maîtres de leur jeunesse : chétive étincelle, enfouie sous la cendre, qui, à l'heure dernière, — cela s'est vu souvent — peut se réveiller et devenir un brasier de repentir.

Le succès de pareils procédés doit-il nous surprendre ? Mais non. C'est un agrégé d'Université qui a écrit il n'y a pas longtemps ces lignes : « L'adolescent éprouve un tel besoin de donner

(1) Conversation tenue par Don Bosco, en 1854, avec le Président du Conseil piémontais, Urbain Rattazzi.

et de recevoir des marques d'affection que, dans un milieu où elles font défaut, rien ne saurait les remplacer, tandis qu'elles lui rendent supportable une existence très pénible par ailleurs » (1). Vous le voyez : la pédagogie moderne va rejoindre dans ses dernières conclusions les meilleures théories salésiennes. Cette éducation qui ne rougit pas d'appuyer la pointe de son levier sur le cœur de l'enfant arrive ainsi à soulever les volontés les plus résistantes. Avec une telle méthode l'enfant est vite gagné. C'est si bon pour lui, si doux de se sentir aimé de la sorte ! Si nouveau aussi, parfois, hélas ! — Et quelles réserves étonnantes de sensibilité inemployée recèle un faible cœur d'enfant ou d'adolescent ! Comme on serait fou de se priver de pareils auxiliaires !



Employons-les donc, non pour gargariser, sottement et imprudemment, notre vanité avec cette touchante affection, non pour nourrir notre propre sensibilité de cet amour ingénu d'enfant, non pour nous arrêter comme au terme même de notre éducation à cette commune tendresse mais pour prendre barre sur cette âme de chrétien, lui commander au nom de cette forte autorité de l'amour, et doucement, sans heurts ni secousses, la porter vers le monde surnaturel.

Alors, petit à petit, année par année, car il y faut beaucoup de temps et plus encore de patience, l'œuvre avancera. Sous le chaud soleil de

(1) Mendousse. — *L'âme de l'adolescent*, p. 73.

la grâce, trempée dans la rosée des sacrements, éclairée par la parole de Dieu, cultivée de la main du prêtre, la plante montera, s'épanouira, fleurira. Et le produit de cette triple collaboration de la grâce de Dieu, de la volonté humaine, et de l'affection agissante de l'éducateur sera le jeune homme chrétien.

V

De la piété en éducation

Se rappelle-t-on la marque de flétrissure que jadis un grand romancier (1) infligeait à certaines maisons d'éducation ? « De vie religieuse aucune, qu'un formalisme vide et inefficace. De vie morale pas davantage... Il a manqué à cette éducation les deux outils nécessaires d'hygiène collective et individuelle qu'avaient entre leurs mains les inventeurs de l'éducation cloîtrée, la Confession et la Communion. » C'est précisément pour assurer à ses fils cette vie morale, presque toujours absente des établissements purement laïcs, que le Vénérable Don Bosco fit, dans son système d'éducation, une si large place à la vie religieuse. De fait, l'observateur, même distrait, qui cherche à découvrir le mécanisme secret de l'éducation salésienne, demeure toujours frappé de la piété intense qu'elle développe.

Ne prenez pas cet adjectif en mauvaise part et n'allez pas croire que les maisons salésiennes gavent leurs enfants de prières et d'exercices

(1) Paul Bourget.

pieux (1) : vous seriez loin de compte, très loin. La piété salésienne est tout ce qu'il y a de raisonnable et d'équilibré, mais en même temps de solide et de vivant. Quatre traits la distinguent : *elle s'appuie sur une forte instruction religieuse, — elle essaie de saisir l'enfant tout entier, — elle respecte pleinement la liberté de l'âme, — et pratiquement elle aboutit à mettre le jeune homme en contact permanent avec la source de toute force, la Grâce de Dieu.*



Une piété mécanique ou purement sentimentale. Don Bosco l'eut toujours en horreur. Sur ce terrain comme sur les autres, il voulait que la raison et la foi fussent guides et maîtresses. Il savait comme le souffle du siècle, les nécessités matérielles de l'existence, les rechutes du péché ont tôt fait de jeter à terre des habitudes religieuses qui ne s'appuieraient que sur des réflexes ou des attendrissements vagues. Mettre une doctrine solide à la base de la vie, celle-là même que Jésus-Christ est venu révéler aux hommes, ce fut le grand souci de cette âme d'éducateur. De

(1) Sait-on par exemple que les prières du soir, telles que les a composées Don Bosco pour ses enfants, ne durent que quatre minutes au maximum. — Détail piquant, le Vénérable ne consentit jamais à les faire dire à la chapelle, mais voulut toujours les entendre réciter, en été sous les portiques, en hiver dans une salle close quelconque, pour habituer ses enfants à prier partout, disait-il, pour les dresser à la prière en famille, et aussi pour se ménager un peu plus de liberté dans les avis paternels que chaque soir il leur donnait en leur souhaitant une bonne nuit.

la piété, oui, mais de la piété appuyée sur un corps d'idées religieuses, seul capable — et encore ! — de la sauver de tout naufrage. Voilà pourquoi dans les maisons salésiennes l'instruction religieuse demeure au premier plan des préoccupations des maîtres. Pour en imprégner l'âme ils s'ingénient de mille façons. Instructions courtes, mais solides, vivantes, imagées, pratiques, — catéchismes bien préparés et suivis avec attention, — brefs sermons de cinq minutes clôturant les prières du soir et déposant au cœur des enfants une pensée grave pour nourrir leur sommeil, — courtes lectures terminant la messe ou précédant le salut, — allusions religieuses ou morales s'agrafant un peu sur tout, le plus naturellement du monde, en récréation comme en classe, sur un texte de Virgile comme sur une anecdote contée en cour, — rappel fréquent mais nullement fastidieux des vérités fondamentales, par tous les trucs dont disposent un zèle ingénieux ou une pédagogie attentive : tous les moyens sont tâtés, éprouvés et employés dans le dessein d'enfoncer dans cette jeune tête une doctrine de vie assez riche et assez forte pour préserver à l'heure du mal ce cœur fragile.

Mais ce n'est pas l'intelligence seule que, dans ce système, l'éducateur cherche à atteindre. Elle d'abord, elle surtout, certes ; mais tout le reste ensuite, toute l'âme, tout l'enfant, — aussi bien son cœur que son imagination, aussi bien ses sens que sa mémoire. Cette piété s'efforce — et presque toujours avec succès — à faire aimer la maison de Dieu, à rendre la religion attrayante,

nullement importune ni pesante. Pour atteindre ce but les offices seront brefs, variés, agréables, spectacle pour les yeux, charme pour les oreilles, intérêt pour l'esprit, émotion profonde pour le cœur. Les enfants de chœur, stylés et recueillis, déploieront leurs longues théories dans le sanctuaire; l'autel sera paré avec goût, baigné de lumières, parfumé de fleurs ; les chants s'imprégneront de foi et d'art, et tous y participeront. Rarement l'ennui, ou la rêverie qui y achemine, viendront mordre sur ces âmes d'enfants, car s'ils ne prient pas à haute voix, un joli cantique populaire les fait vibrer à l'unisson. En un mot, l'église redevient pour ces petits chrétiens du XXe siècle ce qu'elle était pour nos aïeux du XIIe ou du XIIIe : la maison qui a tellement su captiver nos cœurs, où a senti Dieu si présent et si doux, qu'instinctivement à l'heure de la tentation, ou de la misère, ou du découragement, ou de la grande douleur l'âme y accourt comme à son refuge naturel.

Il faut dire aussi que pour la leur faire aimer on ne s'est servi d'aucun de ces procédés de contrainte qui, sur l'heure, peuvent bien plier les volontés, mais ne réussissent jamais à conquérir les cœurs. Ce fut, en effet, un des principes les plus chers de la pédagogie de Don Bosco que le soin jaloux avec lequel il respectait la liberté religieuse de ses enfants. Faciliter le plus possible à ses fils l'accès des Sacrements, incliner suavement les âmes vers la prière, insinuer habilement les graves pensées qui font mûrir les décisions bienfaisantes, exhorter, même directement, ces

petits chrétiens à retourner leur vie, ou à la rendre meilleure en s'approchant du pardon de Dieu ou de l'Hostie-Sainte : cela oui ; mais ne rien devoir, en fait de piété, à la contrainte. Donc pas de communions fixes, à tel jour, tout le collège réuni, banc par banc ; pas de communions dites générales, où la timidité de quelques-uns se laisse fatalement entraîner par le flot de communiants vers le sacrilège ; pas de confessions réglementées, classe par classe; mais la liberté, la liberté, la sainte liberté des enfants de Dieu, cette liberté que la grâce elle-même respecte, tout en l'assiégeant de mille façons pour la plier divinement à ses fins.

Et à quoi visent, en fin de compte, cette solide instruction religieuse, ce charme répandu sur la piété, cette spontanéité de la prière ? A ceci : mettre l'enfant, le jeune homme en contact précoce et permanent avec les trois sources de toute vie, la confession, la communion, la dévotion à la Sainte Vierge. Vivre en grâce de Dieu, appuyer sa faiblesse sur la force divine, puiser dans l'amitié de Jésus-Christ et dans le souvenir de sa Mère le courage de repousser le mal et d'accomplir l'humble tâche quotidienne : tout est là. Voilà le terme de cette éducation de la piété. Mais cette grâce on peut la perdre, on peut l'affaiblir en soi : alors le tribunal de la Pénitence est toujours ouvert pour purifier les cœurs, la Table Sainte se dresse tous les matins pour les fortifier, et l'autel de la Vierge, tout à côté, appelle sans cesse notre prière pour ranger au service de notre faiblesse le secours permanent de la Mère de

Dieu. Tenir son âme en état de grâce, communier, communier très tôt, communier souvent, communier tous les jours, invoquer sans cesse la Vierge Auxiliatrice des Chrétiens, pour observer la loi de Dieu et sauver son âme : voilà l'aboutissant de cette théorie aussi simple que savante, aussi claire que forte, aussi ancienne que moderne.

*
* *

Ce dernier adjectif tombé de notre plume est un de ceux qui qualifient le mieux cette façon d'éduquer l'enfance, *in hymnis et canticis*. Jamais plus que de nos jours il ne fut urgent d'asseoir la persévérance des mœurs de la jeunesse sur une solide piété. Le monde, depuis soixante ans, évolue terriblement, et en sens fâcheux. Jadis pour freiner le jeune homme, à l'heure fatale de la crise, à l'éveil tempétueux des passions, pour apaiser ce sang chaud et bouillant, semblable à un vin fumeux (1), comme parle Bossuet, l'Eglise pouvait compter sur trois alliées : la société, l'école et la famille. Les pensées de Foi qu'elle versait d'autorité dans le cœur du jeune homme, les habitudes de piété auxquelles elle pliait doucement sa volonté, ne trouvaient que rarement de l'opposition dans ces trois milieux. Que dis-je ? Cette triple institution collaborait avec elle, et chacune dans sa sphère — la société un peu, l'école beaucoup, la famille passionnément — renforçait l'action bienfai-

(1) Panégyrique de saint Bernard, premier point.

sante du prêtre. De nos jours les rôles sont renversés. Huit fois sur dix — et nous sommes indulgents — société, école et famille sont complices du mal, tout au moins en le laissant opérer à son aise. A certains jours même, c'est à se demander comment des vertus de jeunes gens peuvent y résister : dans les carrefours les pires tentations affichées ou s'affichant, sous l'œil paterne de la police, à l'école une doctrine justifiant tout, légitimant tout, au sein de la famille l'autorité du chef ne sachant plus sur quoi s'appuyer, abdiquant devant le caprice de l'enfant, quand elle ne s'oublie pas à lui jeter les rênes sur le cou. Cependant, comme si la défection de ces trois alliées de la veille ne suffisait pas pour désemparer une pauvre volonté humaine, fragile et inexperte, des courants de mal d'une extrême puissance se déchaînent à travers le monde, semblant ne viser qu'à envelopper et entraîner la jeunesse contemporaine. Quelle formidable organisation les forces mauvaises ont dressée, au cœur de la société, pour capter de toutes façons, par toutes ses facultés et tous ses sens, l'âme de l'adolescent! Alors? Qui sauvera ce malheureux de la fournaise ? Jadis, en plus de l'Eglise, ils étaient trois à appuyer sa faiblesse ; de nos jours ils sont quatre à conspirer, positivement ou négativement, contre elle. D'où lui viendra le salut à cette pauvre jeunesse si tentée, si guettée, si assaillie ? Qui l'aidera efficacement à traverser la crise ? Qui l'aidera aussi, à quelques années de là, à se tenir droite et solide dans la vie ? Seule, une piété forte, bien entendue, appuyée sur une

foi éclairée et vivante, se tenant en contact permanent avec toutes les sources d'énergie divine, plaçant au-dessus de tout l'amitié de Dieu et fréquentant avec amour, quoique sans tapage ni ostentation, la prière et les Sacrements. Jadis, dans les temps très lointains, à la rigueur, une piété quelconque pouvait suffire. De nos jours il en faut une autre, pas commune, comme l'épreuve à traverser. Et c'est ce que Don Bosco avait admirablement saisi, quand il demandait à ses fils de comprendre leur époque, de sentir la gravité des périls qui guettent la jeunesse, et de l'armer, pour ces luttes, d'une double cuirasse de foi et de piété.

*
* *

A-t-elle toujours suffi, cette armure ? Quoique criblée de coups a-t-elle toujours protégé de la défaite les poitrines qui l'avaient endossée ? Hélas non! Nous ne faisons pas peine d'avouer, loyalement, qu'en certaines circonstances, portée par certains jeunes hommes, elle s'est montrée insuffisante. La vie est méchante, les hommes aussi, et ces courants auxquels, quelques phrases plus haut, nous faisions allusion sont d'une violence à engloutir les meilleurs nageurs. Dès lors nul ne s'étonne que plus d'un ancien élève des maisons de Don Bosco n'ait pas persévéré sur le chemin que lui avaient montré ses bons maîtres.

Mais nous sommes tranquilles quand même sur l'issue fatale de leurs écarts : *Ils nous reviendront*. Nous aussi nous sommes des *semeurs de remords*. Ce n'est pas impunément qu'à l'âge

des pures tendresses l'on a aimé Jésus-Christ et sa Mère. Ça se retrouve. Un jour viendra, une heure sonnera où ils s'agenouilleront à nouveau, en désir au moins, au tribunal de la Pénitence, à la Table Sainte, à l'autel de Marie. Sera-ce tôt, sera-ce tard ? Sera-ce à la minute de la mort, ou au lendemain d'une grande faute ? Sera-ce tout proche d'un grand bonheur, ou pas loin d'un deuil cruel ? Sera-ce au soir d'une catastrophe, ou à la veille d'une grave décision ? Nul ne le sait : c'est le secret de Dieu. Mais encore une fois nous sommes tranquilles : nous les aurons.

Enfants prodigues ils rentreront un jour ou l'autre à la maison paternelle, où les attendent leurs frères demeurés fidèles. Or ceux-ci sont légion. C'est par milliers, en effet, que le Vénérable et ses Fils ont, grâce à cette éducation de piété, peuplé la terre de jeunes hommes chrétiens. Jadis, il n'y a pas trente ans, cette plante se faisait rare ; de nos jours, Dieu merci, on en respire le parfum un peu partout, aussi bien à l'usine qu'au bureau, aussi bien dans la mine que sur le chantier, aussi bien sur les places publiques que dans l'intimité des foyers. Le jeune homme chrétien ! Voilà bien le produit authentique de ce cœur-à-cœur entre le Dieu de l'Eucharistie et l'âme d'un faible chrétien ! Type séduisant de beauté morale, antipathique à personne, et d'où s'échappe une vertu salutaire à tous ! Secoué comme quiconque par les enchantements de la vie et les tentations vivantes embusquées à tous les carrefours, comme aussi par les convoi-

tises de la volonté et les doutes de l'esprit, mais passant au travers de ce monde d'ennemis conjurés, parce que la force de Dieu est en lui.

Le fruit fait juger de l'arbre, dit l'Evangile. Pour qu'un tel miracle de force et de tendresse, de dévouement et de pureté s'épanouisse, à l'heure qui sonne, sous le ciel de Dieu, il faut bien que l'éducation qui l'a lentement mûri soit de bonne qualité.

VI

Péché originel et éducation

A deux heures diverses de l'histoire, à deux siècles de distance, sous la plume de deux grands écrivains, le problème de l'éducation a reçu deux solutions radicalement opposées, qui toutes deux cependant prétendaient s'inspirer d'une enquête approfondie des origines de l'humanité, tant il est vrai que l'affirmation ou la négation du péché originel est à la base de tout système d'éducation ! Le système salésien se rattache, lui aussi, à ce mystère intime de notre être ; mais, à la différence de ces écoles extrémistes, il a l'avantage de se tenir à l'écart de tout excès de doctrine et d'application, de respecter l'ordre réel des choses et de prendre cette voie de milieu qui, d'après l'adage antique, est le propre même de la vertu. Pour nous en convaincre relisons Pascal et Rousseau, rattachons leurs systèmes à la doctrine qui les a suggérés ; puis comme dans l'un et l'autre, à côté de vues nouvelles, nous trouverons un corps d'enseignements que notre foi de chrétiens ne saurait accepter, demandons-nous si

la conciliation de ces théories opposées ne saurait se faire, ne s'est pas faite au siècle qui suivit, non pas sous la plume, mais dans la vie et les œuvres de quelqu'un qui était mieux qu'un philosophe, puisque c'était un saint, mieux qu'un théoricien, puisque c'était un éducateur, et l'un des plus nobles que le monde ait connus.

*
* *

Ce mystère du péché originel, mystère intime de notre être, mystère de misères et de grandeurs mêlées, Pascal, on le sait, en a fait le centre de son apologie de la Religion. Nul penseur n'a plus que lui écrasé de ses dédains la raison humaine, nul plus que Pascal ne l'a montrée, non pas courte par quelque endroit, comme disait Bossuet, mais courte par tous les bouts ; nul aussi n'a chanté, et avec quel lyrisme, la grandeur de ce « roseau le plus faible de la nature, mais qui pense ». Et il conclut : « Quelle chimère est-ce donc que l'homme ! Quel monstre ! Quel prodige ! Juge de toutes choses, imbécile ver de terre, dépositaire du vrai, cloaque d'incertitudes et d'erreurs, gloire et rebut de l'univers !... Qui démêlera cet embrouillement ? » Et sa pensée inquiète va mendier la réponse aux philosophies : vaine démarche ! Aucun système ne résout l'énigme. Seule la religion peut tout expliquer grâce au dogme de la chute : sans ce mystère, le plus incompréhensible de tous, nous sommes incompréhensibles à nous-mêmes. Mais une fois admis tout s'éclaire d'un jour limpide. « Si

l'homme n'avait jamais été corrompu il jouirait, dans son innocence, et de la vérité et de la félicité avec assurance. Et si l'homme n'avait été que corrompu il n'aurait aucune idée ni de la vérité, ni de la béatitude. » Misère et grandeur peuvent ainsi se concilier. « Ce sont, dit-il dans une image grandiose, misères d'un grand seigneur, misères d'un roi dépossédé. »

Pourquoi faut-il qu'une œuvre si forte ait été gâtée dans le détail par le jansénisme dont Pascal ne secoua jamais le joug ? Cette raison qu'il eût suffi de montrer incertaine dans ses démarches, faculté amoindrie par la faute originelle, il la présente comme frappée d'impuissance absolue ; cette volonté, dont il devait souligner les défaillances quotidiennes, il nous la donne comme radicalement incapable de se déterminer au bien; cette nature enfin, amoindrie par la faute d'Adam, puissamment inclinée au mal, brisée dans son harmonieux équilibre, il nous la dépeint comme foncièrement mauvaise, — et tout cela pour faire triompher la théorie janséniste de la grâce infailliblement victorieuse. Et comme les idées sont des forces tendant incessamment à s'épanouir en actes dans les divers champs de l'activité humaine, cette théorie devint une règle de vie, et cette règle de vie enfanta un système d'éducation.

Le plus illogique qui soit, mais aussi le plus admirable pour le temps ! Illogique, car s'il est vrai que abandonnée à elle seule la nature ne peut que suivre la pente de son égoïsme, et que dès que la grâce intervient, comme elle est tou-

jours nécessairement efficace, la nature humaine se trouvera irrésistiblement orientée vers Dieu, pratiquement la vie morale du chrétien devrait consister dans un simple « laisser faire ». Mais ces Messieurs de Port-Royal (1) ne prirent pas garde à l'inconséquence de leur système, et ils s'attachèrent fortement à jouer à la grâce efficace, et à contraindre la nature à se régler suivant le bien. De là un corps d'idées qu'à juste titre les spécialistes de tous les temps ont admiré. Le voici en quelques lignes.

D'abord il faut soustraire l'enfant au monde, où il perd son innocence, et aux collèges trop peuplés où il se gâte. Rappelez-vous la phrase de Mirabeau : « Les hommes sont comme les pommes, toutes les fois qu'ils sont en groupe ils se pourrissent. » Le chiffre des élèves des Petites Ecoles ne dépassera donc jamais cinquante, et pour que l'enseignement puisse s'adapter à la nature de chacun, et que la surveillance, absolument nécessaire, soit facile à assurer, la maison se subdivisera en chambres, et chaque chambre ne comprendra pas plus de six élèves placés sous la direction d'un maître spécial. Les maîtres se rappelleront qu'ils doivent se montrer plus « précepteurs que professeurs ». Dans ce but ils écarteront soigneusement tout ce qui serait de nature à faire connaître le mal et donner l'éveil aux

(1) Les Messieurs de Port-Royal étaient quelques « solitaires » jansénistes qui avaient ouvert dans l'ancienne Abbaye de Port-Royal des Champs, sise en la vallée de Chevreuse, les fameuses « Petites Ecoles » où la pédagogie janséniste tenta ses premières applications.

passions. Ils auront soin aussi de tenir l'élève constamment occupé pour écarter du rêve, toujours dangereux, sa jeune imagination; et enfin ils accompliront leur tâche sans rigueur, mais sans gâterie, et n'useront jamais de coups, ni de verges... Tandis qu'ailleurs les élèves apportaient dans leurs relations une familiarité brutale ils étaient habitués là à se prévenir d'honneur et à ne se tutoyer jamais. D'un mot, ces éducateurs s'efforçaient de reproduire l'image de la maison paternelle. Pour apprécier cet ensemble de règles si justes ne suffit-il pas d'écrire : quoi de plus salésien !

Mais il y a le revers du tableau, les articles inspirés par la pensée janséniste. Ainsi les fêtes et les jeux bruyants n'étaient pas de mise dans la maison ; on les remplaçait — hélas ! — par des travaux et par des pratiques religieuses sévères et prolongées ; de la sorte on pensait éviter les saillies de la nature viciée. Puis, comme unique excitant au travail, on avait le devoir ; le seul désir de mériter l'approbation du maître devait les encourager au bien. Défense absolue de faire appel à l'amour-propre, à l'intérêt, à l'émulation, sentiments naturels, donc corrompus dans leur fond. « Quand il y avait quelque bien dans ces enfants, a écrit l'un de ces maîtres, on me conseillait toujours de n'en point parler et d'étouffer cela dans le secret. » Le résultat on le prévoit. Si l'émulation peut faire des vaniteux, son absence fait presque toujours des paresseux. Pascal désenchanté disait en parlant de ces élèves : « Les enfants auxquels on ne donne point

cet aiguillon d'envie et de gloire tombent dans la nonchalance. » Ils tombaient aussi dans autre chose, témoin cet enfant qui déroba, pour la vendre deux liards, la calotte d'un de ces graves messieurs et vola plus tard des couverts en argent. Sa victime, il est vrai, se consolait en disant : « Que voulez-vous, il n'était pas prédestiné ! » Avec sa profondeur habituelle de style Pascal aurait pu dire de cet essai pédagogique : « Qui veut faire l'ange finit par faire la bête ! » Pour avoir trop comprimé la nature elle a réagi avec violence.



A un siècle de là, pour l'avoir libérée, sans scrupule, de toute contrainte, en vertu de principes jugés certains, elle devait se déchaîner de la façon la plus atroce. Voici comment la chose advint.

La même question que Pascal s'était posée devant le mystère de contradiction de notre nature, de bien et de mal panachés que tout homme porte en soi, Rousseau se la posa. Comment expliquer cet être de contrastes ? Une loi terrible plus impérieuse que celle de la pesanteur l'attire en bas, ses facultés penchent vers le mal, son corps en pourrit l'incessant désir ; et cependant ce même homme se sent soulevé vers les hauteurs, tout idéal l'attire, tout rêve le sollicite. Par moment il paraît éprouver la nostalgie de la fange et l'instant d'après vous le trouvez en flagrant délit d'extase devant la pureté. Quel sphinx donnera le mot de l'énigme ? Ah ! ce fut

vite fait. Pascal avait répondu avec sa foi, ses traditions, son siècle, sa pensée nourrie de l'Ecriture ; mais l'autre, le vagabond élevé sur les grands chemins répondit avec sa seule sensibilité et son expérience des grandes routes. « L'homme est bon, mais les hommes sont mauvais. » Voilà ! C'est tout. Mais encore comment cela est-il arrivé ? « Voici : moi aussi j'ai été bon, raisonne Rousseau, j'ai eu 40 ans de bonté facile : c'était l'époque où je vagabondais de Suisse en Savoie, de Savoie en Italie, d'Italie en France ! Les heureux jours ! Mes mouvements de haine et de malice, depuis quand les ai-je éprouvés ? Depuis que je suis entré dans la société des hommes. Si tant est que je sois gâté, je l'ai été par eux. — L'humanité tout entière a dû subir la même transformation. L'homme est né bon, il s'est rendu méchant en se faisant social. C'est à l'état de nature que l'humanité devait rester : revenons-y. L'homme naturel voilà ce qui était bon, l'homme naturel voilà ce que l'éducation doit tâcher de retrouver. » Pour cela il faut d'abord isoler l'enfant de la société, le retirer même de sa famille dont le contact pourrait lui être fâcheux, et le confier à un précepteur chargé, non pas de l'instruire, mais de veiller jalousement sur son ignorance. Pour l'indispensable à acquérir laisser faire la nature : elle est bonne ; de soi, instinctivement, rien qu'à suivre sa pente, elle trouvera son bien ; plus tard l'expérience des choses et l'observation, c'est-à-dire encore la nature, compléteront ce rudimentaire bagage d'élève. Liberté, liberté complète, dans l'isole-

ment et la solitude ! Point de maillots dans le tout bas âge, point de lisières au seuil de l'adolescence ! Veiller seulement à ce que le dehors n'ait pas prise sur lui : cet unique souci suffira à préserver son esprit de l'erreur, son cœur du vice. Ainsi entendue l'éducation se définirait fort bien : « l'art de respecter dans l'enfant la nature, de le laisser se développer à l'aise, en se contentant de le défendre contre la pernicieuse influence des conventions sociales. » *Jules Lemaître.*

Education purement négative, comme on le voit. — Plus tard seulement, vers l'âge de douze ans, le maître songera — non pas à enseigner, cela jamais —, mais à mettre l'enfant dans de certaines conditions où il sera capable de s'instruire, bien disposé à s'instruire, excité à s'instruire. Dans ce dessein il ne se servira pas de livres — absolument inutiles dans cette éducation —, mais des choses qu'il rapprochera soigneusement de l'enfant, de façon à éveiller sa curiosité ou aiguiser son besoin. Ainsi, par exemple, Emile — vous savez que c'est son nom — reçoit de temps en temps des billets d'invitation pour un goûter... il cherche quelqu'un qui les lui lise; on se dérobe; alors l'enfant se décide à apprendre à lire ; — ou encore — dans une promenade on feint de s'égarer : épouvante du mioche qui essaie de s'orienter : on lui glisse alors en douceur l'astronomie. Comme c'est simple ! Dernier exemple, moins risible celui-là. Vers 15 ans, pas avant, car l'élève ne serait pas capable de supporter de si hautes pensées, par un clair matin d'été, on emmène Emile sur le

sommet d'une haute colline au-dessous de laquelle passe un fleuve imposant ; et, là devant ce paysage magnifique, on lui fait une belle démonstration d'un Dieu personnel, créateur de ces merveilles, de l'immortalité de l'âme et de la vie future. Et ainsi du reste.

Petit à petit, de soi-même, aiguillonné par son excellent maître, réfléchissant et observant, jamais contraint, sevré de tout livre, avec le moindre effort possible, renseigné toujours par les choses mêmes, par l'expérience, ce jouvenceau atteindra l'âge d'homme. Son intelligence, en cours de route aura acquis tout ce qu'il est nécessaire de savoir d'astronomie, de physique, de chimie, de géographie ; l'apprentissage d'un métier manuel, tout en assouplissant ses muscles, aura mis à sa disposition son gagne-pain pour les heures de misère, et son cœur sera paré de toutes les vertus. Ah ! le chef-d'œuvre ! ce chef-d'œuvre nous l'avons tenu avant la lettre même. Car l'enfant ainsi élevé, en toute liberté, en dehors de la famille et du collège, en marge de la société, à son caprice, en pleine nature, sans trop de livres, ne recevant de leçons que des choses, autodidacte, se formant par ses propres sottises, ce fut lui, Jean-Jacques. Son livre n'a fait que raconter son éducation. Or, chacun sait quelle merveille de sagesse, de vertu et de sensibilité est éclose de ce système (1).

(1) Nous ne faisons pas mystère que nous devons à la lecture de J. Lemaître, Faguet et Brunetière d'avoir pu donner à nos lecteurs un résumé de ces deux grandes écoles pédagogiques.

*
* *

Toutefois, en dépit de l'insuccès de cette éducation, elle s'obstine à vivre — comme l'autre aussi. Ecoutez deux contemporains, deux illustres. C'est Michelet d'abord qui écrit dans son livre d'erreur intitulé : *Nos Fils* : « Besoin est d'examiner, d'approfondir notre principe, la foi pour laquelle on combat, le fond de notre vie politique et religieuse. Notre marche sera indécise si cette idée vacille. » Et ce fond, cette idée la voici : « Plus de péché originel. L'enfant naît innocent et non marqué d'avance par la faute d'Adam. Le mythe impie, barbare, disparaît. A sa place solidement se fonde la justice et l'humanité. Donc deux principes en face, le principe chrétien et le principe de 89. Quelle conciliation entre eux ? Aucune. Jamais le pair et l'impair ne se concilieront, jamais le juste avec l'injuste, jamais 89 avec l'hérédité du crime. La conséquence est donc que du berceau partiront pour la vie deux routes absolument contraires. L'éducation sera autre et tout opposée selon qu'elle part du vieux ou du nouveau principe. » Et c'est Ferdinand Brunetière qui, du camp opposé, lui répond : « Belle ou laide, la nature n'est pas bonne... Allons plus loin, la nature est immorale, foncièrement immorale, j'oserai dire immorale à ce point que toute morale n'est en un sens, et surtout à son origine, dans son premier principe, qu'une réaction contre les leçons ou les conseils que nous donne la nature. » Ce sont les pures théories de Jean-Jacques Rousseau

que l'on essaya jadis d'appliquer à l'orphelinat rationaliste de Cempuis ; ce sont les idées de ces Messieurs de Port-Royal, qui, dans certains collèges, continuent à inspirer l'éducation des petits chrétiens. Jamais question, on le voit, ne fut plus actuelle !

***

Ne pourrait-on pas, partant d'une idée juste, orthodoxe de la chute originelle, et empruntant à ces systèmes leur part de vrai fonder une pédagogie qui respecte l'ordre réel des choses, et passe victorieusement entre ces deux écueils de l'excessive rigueur et de l'extrême liberté ? Quelqu'un l'a cru, quelqu'un l'a tenté, et, après trente ans d'essais laborieux, sa pensée a constitué un monument d'une noble unité, où le cœur et la raison, l'autorité et la liberté s'équilibrent dans une constante harmonie.

D'instinct et parce qu'il savait que la nature a des pentes terribles il prit — oh ! sans le savoir ! — à ces austères Messieurs toutes les disciplines qu'impliquait cette triste constatation. Il leur emprunta la haute idée qu'ils se formaient de l'éducateur, la place de choix qu'ils donnaient à l'éducation individuelle, la douceur de leurs procédés, leur surveillance de toutes les minutes, et ce souci moral toujours à l'affût de l'occasion mauvaise pour l'écarter ; mais en opposition avec eux il voulut voir l'enfant se divertir, il le laissa crier, chanter, s'exprimer de toutes sortes, il donna du jeu à sa liberté naissante, encourageant son initiative qu'il contrôla sans étouffer et visant

à obtenir l'obéissance consentie de sa raison. Il ne rougit pas non plus de faire appel aux moyens humains, affection, intérêt, émulation, quitte à les vider avec le temps de leur contenu un peu trop naturel.

D'autre part, se souvenant — c'est Bossuet qui parle — que sous les ruines de cette nature déchue il y a encore quelque chose de la beauté et de la grandeur du premier plan, il n'eut pas peur d'imiter, sans le savoir encore, le philosophe genevois, d'user abondamment de l'enseignement intuitif, d'introduire dans la mesure du possible le plaisir en éducation, de ne pas demander qu'aux livres, mais aussi aux promenades, aux leçons de choses, aux observations sur le monde les connaissances nécessaires à la vie, de respecter la personnalité de l'enfant, et d'en provoquer l'éveil spontané. Mais en opposition avec lui il se refusa de croire à la bonté native de l'homme, à son désir permanent du vrai et du bien ; il ne consentit pas à faire du maître un vulgaire surveillant, au rôle tout négatif, mais il le regarda toujours comme un agent très actif de réforme morale, car s'il accordait à l'âme de l'adolescent de bons instincts que l'éducation peut laisser se développer, il y découvrait aussi de méchantes inclinations qu'elle a pour mission de réprimer, par des armes de lumière et d'amour certes, mais sans faiblesse toutefois.

Education idéale que celle-là, car elle répond bien à l'idée chrétienne que nous nous en faisons. Elle ne doit pas, en effet, consister à étouffer la personnalité de l'enfant, mais à l'épanouir, à li-

bérer ses énergies, mais à les discipliner. Pour elle le maître n'est pas un tyran des volontés, ni le témoin passif de leur jeu, mais le collaborateur indispensable qui doit apprendre à l'enfant à se passer de lui. Enfin et surtout, le Dieu qu'elle offre le plus tôt possible à l'âme du petit chrétien n'est pas le Dieu morose, sévère et terrifiant du Jansénisme, dont le sanctuaire semble être le vestibule de la vallée de Josaphat, ni ce Dieu complaisant, assez vague et banal de Rousseau, dont le temple est l'univers, — le premier, acteur unique de nos destinées, le second, témoin indulgent de nos actions, — mais le Dieu qui marche avec nous sur nos chemins, dont nous sentons la bonté et l'humanité « *Apparuit benignitas et humanitas Salvatoris Domini Jesu Christi* », dont les attraits sont ineffables, le frère, l'ami, l'aide, et la nourriture quotidienne, dont la demeure est douce et captivante comme la maison de nos premiers ans : seul capable de verser au fond du cœur du disciple et du maître la somme effrayante d'amour qu'exige cette commune entreprise.

Arrêtons ici ces aperçus. Aussi bien on pourrait les multiplier sans limites, mieux vaut conclure — et nous croyons le pouvoir faire légitimement — que cette pédagogie de l'amour est bien fille de notre raison et de notre foi, que Don Bosco qui l'a fondée eut bien le génie de l'éducation, et que ses fils sont bien avisés de la divulguer à travers le monde par leurs œuvres et leurs écrits.

VII

Nil novi sub sole

Nous devons l'idée de ce chapitre et deux des citations que l'on y trouvera à la lecture du charmant livre d'Henri Brémond, de l'Académie française : *L'Enfant et la Vie.*

Voici mon serviteur, mon ministre de choix, dit le Seigneur ; mon cœur se complaît en lui, et mon esprit le remplit. On n'entendra pas sa voix au dehors ; ses cris ne retentiront pas sur les places. Il n'achèvera pas le roseau à demi brisé, et n'éteindra pas la mèche qui fume encore. ISAÏE.

On amenait à Jésus de petits enfants, afin qu'il les touchât ; mais les disciples repoussaient durement ceux qui les présentaient. Jésus, les voyant agir ainsi, en fut indigné, et il leur dit : « Laissez venir à moi les petits enfants et ne les empêchez pas, car le royaume des cieux est à ceux qui leur ressemblent... » Et les embrassant et imposant les mains sur eux, il les bénissait.

Quiconque reçoit en mon nom un petit enfant

me reçoit moi-même, dit Jésus ; et celui qui me reçoit, reçoit Celui qui m'a envoyé. Gardez-vous de mépriser aucun de ces petits, car je vous dis que leurs anges voient sans cesse la face de mon Père qui est dans les cieux. Ce n'est pas sa volonté qu'un seul d'entre eux périsse. Si quelqu'un scandalise un de ces petits qui croient en moi, mieux vaudrait pour lui qu'on lui attachât au cou une meule de moulin, et qu'on le précipitât au fond de la mer.

Jésus leur dit cette allégorie : « Je suis le bon pasteur. Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis. Mais le mercenaire et celui qui n'est point pasteur, à qui les brebis n'appartiennent pas, voit venir le loup, plante là les brebis, et prend la fuite; et le loup les ravit et les disperse. Le mercenaire s'enfuit parce qu'il est mercenaire et qu'il ne se met point en peine des brebis. Je suis le bon pasteur ; je connais mes brebis et mes brebis me connaissent, comme le Père me connaît et que je connais le Père ; et je donne ma vie pour mes brebis. J'ai encore d'autres brebis qui ne sont pas dans cette bergerie ; il faut aussi que je les amène et elles entendront ma voix, et il y aura une seule bergerie et un seul pasteur.

Venez à moi, vous tous qui êtes lassés et accablés et je vais vous refaire. Prenez sur vous mon joug et apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos pour vos âmes : car mon joug est doux et mon fardeau léger.

Jésus ayant résolu de se rendre à Jérusalem envoya devant lui des messagers. Ceux-ci, s'étant mis en route, entrèrent dans un bourg de Samaritains pour préparer sa réception. Mais les habitants ne le reçurent point parce qu'ils reconnurent à son extérieur qu'il se rendait à Jérusalem, la capitale de l'ennemi héréditaire. Ce que voyant ses disciples Jacques et Jean lui dirent, : « Seigneur, voulez-vous que nous commandions que le feu descende du ciel et les consume ? » Jésus, s'étant tourné vers eux, les reprit en disant : « Vous ne savez pas de quel esprit vous êtes. Le Fils de l'homme n'est pas venu pour perdre des âmes, mais pour les sauver. » Et ils allèrent dans un autre bourg.

Bienheureux ceux qui sont doux, parce qu'ils seront les maîtres de la terre !

Bienheureux les cœurs miséricordieux, parce qu'ils obtiendront miséricorde.

LES EVANGILES.

Le serviteur du Seigneur ne doit pas être batailleur. Qu'il soit accueillant pour tous, qu'il sache enseigner, qu'il supporte l'opposition, qu'il reprenne avec douceur les adversaires. Sait-on si Dieu ne leur donnera pas de se convertir..., et de recouvrer leur bon sens, hors des filets du diable qui les tient asservis à sa volonté ?

Libre à l'égard de tous, je me suis fait l'esclave de tous pour en gagner le plus possible. Avec les Juifs j'ai été comme juif, afin de gagner les Juifs.

Avec les faibles je me suis fait faible, afin de gagner les faibles. Je me suis fait tout à tous pour les gagner tous.

La charité est patiente. La charité est bonne. La charité n'est pas envieuse, ni glorieuse, ni orgueilleuse. Elle n'est pas malhonnête, elle ne recherche pas son avantage, elle ne s'irrite pas, elle ne garde pas rancune du mal. Elle ne prend pas plaisir à l'injustice, mais elle se réjouit de la vérité. Elle excuse tout, elle croit tout, elle espère tout, elle supporte tout. La charité n'aura point de fin... SAINT PAUL.

Après son élection que l'abbé ne perde pas un instant de vue le fardeau accepté par lui, et le Maître auquel il devra rendre raison du bien qui lui est confié.

Qu'il sache aussi qu'il lui faut bien plutôt songer *à être utile qu'à être le maître.*

Il doit donc être docte dans la loi divine, sachant où puiser les maximes anciennes et nouvelles.

Qu'il soit chaste, sobre, indulgent, *faisant toujours prévaloir la miséricorde sur la justice*, afin qu'il obtienne pour lui-même un traitement pareil.

Qu'il haïsse le vice, mais qu'il aime ses frères.

Dans les corrections mêmes qu'il agisse avec prudence et sans excès, *de crainte qu'en voulant trop racler la rouille, il ne brise le vase.* Qu'il ait toujours devant les yeux sa propre fragilité, et

qu'il se souvienne de ne pas broyer le roseau déjà éclaté.

Et par là nous n'entendons pas dire qu'il doive laisser les vices se fortifier ; au contraire, il doit travailler à les détruire, mais avec *prudence et charité*, et selon qu'il le jugera expédient à l'égard de chacun, *et qu'il s'étudie plus à être aimé qu'à être craint.*

En imposant les travaux, qu'il use de discernement et de modération, se rappelant la discrétion du saint patriarche Jacob qui disait : « Si je fatigue mes troupeaux en les faisant trop marcher, ils périront tous en un jour. »

SAINT BENOÎT.

« Indiquez-moi donc, je vous en prie, disait à saint Anselme, prieur de l'abbaye de Bec, un abbé du voisinage, indiquez-moi quelle règle il faut tenir à l'égard de mes jeunes gens, car ils sont pervers et incorrigibles. Jour et nuit nous ne cessons de les battre, et cependant ils deviennent toujours pires.

— Vous ne cessez de les batte, répondit saint Anselme ! Et quand ils sont adultes, que deviennent-ils ?

— Hébétés ou brutes.

« Mais alors à quoi bon les dépenses que nécessite leur entretien, si elles n'aboutissent qu'à en faire des bêtes ?

— Qu'y pouvons-nous ? Nous les contraignons de toutes les manières pour qu'ils fassent des progrès : résultat nul.

— Vous les contraignez ! — Dites-moi, je vous

prie, seigneur abbé, je suppose que vous ayez planté un arbre dans votre jardin ; si vous le comprimez ensuite de manière à l'empêcher d'étendre ses rameaux et que vous le débarrassiez de ses entraves au bout de quelques années, quel arbre trouverez-vous ? A coup sûr un arbre inutile, aux branches tordues et entortillées. Et à qui la faute ? Eh bien ! Voilà ce que vous faites pour vos enfants. Par la crainte, par la menace, par les coups, vous les tenez dans une telle contrainte qu'ils ne peuvent jouir d'aucune liberté. Ainsi comprimés à l'excès, ils accumulent dans leur sein, caressent et nourrissent des pensées mauvaises qui s'entrelacent comme des épines, et ils les entretiennent et les fortifient de manière à repousser opiniâtrément tout ce qui pouvait servir à leur correction. Comme ils ne sentent en vous aucune affection, aucune bonté, aucune bienveillance, aucune douceur, et qu'ils n'espèrent de vous aucun bon traitement, ils imaginent que vos procédés sont inspirés par la haine et l'irritation. Et, par un malheur déplorable, il arrive qu'à mesure que leur corps se développe, la haine et toute sorte de mauvais soupçons croissent en eux, et qu'ils sont inclinés et courbés vers le vice. *Et comme personne ne les a élevés dans une véritable affection, ils ne peuvent plus regarder personne que le sourcil baissé et avec des yeux de travers.* Mais, au nom de Dieu, quelle raison avez-vous de vous acharner ainsi contre eux ? Ne sont-ils pas de la même nature que vous ? Voudriez-vous qu'on vous infligeât les mêmes traitements, si vous étiez à leur

place? — Et par ailleurs prétendez-vous les former aux bonnes mœurs à force de coups ? Avez-vous jamais vu un artisan se contenter de battre une lame d'or ou d'argent pour en faire une belle figure ? Pour donner au précieux métal une forme convenable, tantôt il le serre et le frappe doucement à l'aide d'un instrument ; puis, avec des tenailles plus délicates il le saisit et le façonne plus doucement encore. Vous de même. Si vous désirez que vos enfants soient ornés de bonnes mœurs, vous devez tempérer les corrections corporelles *par une fraternelle bonté, par une assistance pleine de mansuétude... Si vous vous mettez ainsi au niveau de tous vos enfants, vous faisant fort avec les forts, faible avec les faibles, vous les gagnerez tous à Dieu, au degré où il importe de le faire.* » SAINT ANSELME.

Mais tenès la méthode que je vous ay dite de commencer par l'exemple ; et bien qu'il vous semblera prouffiter peu au commencement, ayez néanmoins de la patience et vous voirès ce que Dieu fera. Je vous recommande sur tout l'*esprit de douceur qui est celuy qui ravit les cœurs et gaigne les âmes...*

Il vous faut le plus qu'il est possible agir dans les espritz comme les anges font, par des mouvements *gracieux et sans violence.*

Il faut résister au mal et réprimer les vices qui sont en nostre charge, puissamment, vaillam-

ment, mais *doucement, paisiblement...* Je ne me suis mis en colère, pour justement que c'ayt esté, que je n'aye reconnu par après que j'eusse encore plus justement fait de ne me point courroucer.

Si je ne me trompe, cette fille est vive, vigoureuse et de naturel un peu ardent : or, maintenant que son entendement commence à se desployer, il faut y fourrer *doucement* et *suavement* les prémices et premières semences de la vraye gloire et vertu, non pas en la tançant de paroles aigres, mais en ne cessant point de l'avertir avec des paroles sages et aimables à tous propos, et les luy faisant redire, et luy procurant des bonnes amitiés de filles bien nées et sages.

Il faut voyrement résister au mal et réprimer les vices de ceux que nous avons en charge, constamment et vaillamment, mais *doucement* et *paisiblement...* On ne prise pas tant la correction qui sort de la passion quoy qu'accompagnée de raison, que celle qui n'a aucune origine que la raison seule.

Croyès moi, Philothée, comme les remontrances d'un père faittes *doucement* et *cordialement*, ont bien plus de pouvoir sur un enfant pour le corriger que non pas les cholères et courroux, de même pour notre propre cœur.

Saint François de Sales.

Il faut chercher tous les moyens de rendre agréables à l'enfant les choses que vous exigez de lui.

Ne prenez jamais *sans une extrême nécessité* un air austère et impérieux qui fait trembler les enfants.

Faites-vous aimer d'eux ; qu'ils soient libres avec vous et qu'ils ne craignent point de vous laisser voir leurs défauts.

Remarquez un grand défaut des éducations ordinaires : on met tout le plaisir d'un côté et tout l'ennui de l'autre ; tout l'ennui dans l'étude, tout le plaisir dans le divertissement. Que peut faire un enfant, sinon supporter impatiemment cette règle et courir ardemment après les jeux ? Tâchons donc de changer cet ordre : rendons l'étude agréable : cachons-la sous l'apparence de la liberté et du plaisir.

Il faut toujours commencer par une conduite ouverte, gaie et familière sans bassesse, qui vous donne moyen de voir agir les enfants dans leur état naturel et de les connaître à fond. Enfin, *quand même vous les réduiriez par l'autorité à observer toutes vos règles, vous n'iriez pas à votre but :* tout se tournerait en formalité gênante, et peut-être en hypocrisie. *Vous les dégoûteriez du bien dont vous cherchez uniquement à leur inspirer l'amour.*

Il faut toujours les connaître à fond avant que de les corriger. Ils sont naturellement simples et ouverts, mais si peu qu'on les gêne ou qu'on leur donne quelque exemple de déguisement, ils ne reviennent plus à cette première simplicité.

Laissez donc jouer un enfant et mêlez l'instruction avec le jeu.

Une libre curiosité, dit saint Augustin sur son expérience, excite bien plus l'esprit des enfants qu'une règle et une nécessité imposées par la crainte.

Entretenez seulement sa curiosité et faites dans sa mémoire un amas de bons matériaux. Viendra le temps qu'ils s'assembleront d'eux-mêmes.

Il faut considérer que les enfants ont la tête faible, que leur âge ne les rend encore sensibles qu'au plaisir, et qu'on leur demande souvent une *exactitude et un sérieux dont ceux qui l'exigent seraient incapables.*

Pour les châtiments, la peine doit être aussi légère que possible.

Quoiqu'on ne puisse guère espérer de se passer toujours d'employer la crainte pour le commun des enfants, dont le naturel est dur et indocile, il faut pourtant n'y avoir recours qu'après avoir patiemment éprouvé les autres remèdes.

Il faut toujours faire entendre distinctement aux enfants à quoi se réduit tout ce qu'on leur demande, et moyennant quoi, on sera content d'eux ; *car il faut que la joie et la confiance soient leur distraction ordinaire ;* autrement on obscurcit leur esprit, on abat leur courage. S'ils sont vifs, on les irrite ; s'ils sont mous, on les rend stupides. La crainte est comme les remèdes violents qu'on emploie dans les maladies extrêmes ; ils purgent mais altèrent le tempérament et usent les organes : *une âme menée par la crainte en est toujours plus faible.*

Si l'enfant se fait une idée triste et sombre de la vertu, si la liberté et le dérèglement se présentent à lui sous une figure agréable, tout est perdu...

Une ourse avait un petit ours qui venait de naître. Il était horriblement laid. On ne reconnaissait en lui aucune figure d'animal : c'était une masse informe et hideuse. L'ourse, toute honteuse d'avoir un tel fils, va trouver sa voisine la corneille, qui faisait un grand bruit par son caquet sous un arbre. Que ferais-je, lui dit-elle, ma bonne commère, de ce petit monstre? j'ai envie de l'étrangler. — Gardez-vous-en bien, dit la causeuse : j'ai vu d'autres ourses dans le même embarras que vous. Allez : léchez doucement votre fils ; il sera bientôt joli, mignon, et propre à vous faire honneur. La mère crut facilement ce qu'on lui disait en faveur de son fils. Elle eut la patience de le lécher longtemps. Enfin il commença à devenir moins difforme, et elle alla

remercier la corneille en ces termes : « Si vous n'eussiez modéré mon impatience, j'aurais cruellement déchiré mon fils, qui fait maintenant tout le plaisir de ma vie. O que l'impatience empêche de biens, et cause de maux! » FÉNELON.

Un système d'éducation où le maître n'a pas d'influence personnelle sur l'élève, c'est un hiver au pôle nord, un collège pris et pétrifié dans les glaces. J'ai vu cela de mes yeux, voici plus de vingt-cinq ans.

Oui, j'ai connu un temps, dans une université fameuse, où tout allait uniquement par routine, Le formalisme était la grande dévotion de l'endroit. Entre les maîtres et les élèves se dressait une barrière infranchissable, chacun d'eux vivant à part soi, sans connaître les pensées de l'autre... Ni d'un côté ni de l'autre on ne songeait à se voir en dehors de la classe ou de la prière, à se rencontrer sans cérémonie. Gestes guindés, voix solennelle, froideur hautaine étaient les caractéristiques du maître. De la conduite privée de l'élève, il ne savait ni ne voulait rien savoir, et il affichait à ce sujet sa complète indifférence.

... Dans cette situation lamentable, pendant que le plus grand nombre allait, d'ici de là, jouir de leur liberté, j'ai vu comment ceux qui étaient mieux disposés et avaient des ambitions plus hautes regardaient à droite et à gauche, comme des brebis sans pasteur. Partout où ils apercevaient une foi plus définie, une pensée plus vivante, plus de dévouement, ils accouraient, les

pauvres enfants... Alors, comme, sans aucune cause visible, ces sentiments se répandaient mystérieusement parmi les étudiants, tout un groupe de maîtres se dessina peu à peu, en rivalité avec les autorités constituées, qui gagnèrent le cœur des générations nouvelles et les guidèrent vers le bien. NEWMAN.

Vous tous, qui vous dévouez à l'œuvre sacrée de l'éducation... *soyez pères ;* ce n'est pas assez : *soyez mères.* Il faut être comme une mère : *fovens filios suos.* Il faut aimer les enfants et leur faire sentir qu'on les aime : non seulement en évitant avec eux la dureté, les froideurs injustes, les sévérités décourageantes, mais en leur prodiguant *les soins les plus tendres, en leur témoignant une cordiale affection, en leur montrant enfin qu'on leur a dévoué sa vie,* et qu'on trouve du bonheur à être avec eux, et à y demeurer toujours.

Voilà pourquoi il faut être mère.

Le père n'est pas toujours avec ses enfants ; il a d'autres soins : la mère n'en a pas d'autres ; elle y est toujours. La mère, qui les a portés dans son sein, ne sait pas s'en séparer et ne les quitte jamais : *Sicut gallina congregans pullos suos sub alas,* dit Notre-Seigneur.

Tel est le modèle : Voilà ce qu'il faut être, quand on remplace un père et une mère. Je ne saurais d'ailleurs mieux faire entendre ma pensée qu'en disant qu'il faut s'identifier avec les enfants, non seulement pour le travail, l'étude, la

surveillance, la classe, mais pour tout le reste et dans tous les détails de leur vie écolière. Il faut jouer avec eux, converser avec eux, prendre ses repas avec eux, prier, chanter avec eux, en un mot être à peu près toujours avec eux, toujours.

On fait comme cela quand on aime.

Je connais tel enfant qui a été touché, gagné à Dieu par cette bonté de ses maîtres : *Oh ! ici,* écrivait-il à sa mère, *nos maîtres nous aiment. Quand ils me rencontrent, ils me disent : Edouard, comment cela va-t-il ? Ils nous parlent en récréation ; ils s'intéressent à nous ; ils jouent même avec nous.*

Si les enfants ne voient en vous que la compression et les rigueurs de l'autorité, leurs cœurs ne s'ouvriront guère. Du moins, de temps à autre, soyez aussi pour eux la personnification de l'aménité, de la bienveillance, de la charité affectueuse.

Si vous ne leur parlez jamais que pour les corriger, pour les reprendre, pour les gronder, pour leur imposer silence, que voulez-vous qu'ils pensent, qu'ils sentent, qu'ils disent de vous, et de la maison ? — Ce n'est vraiment qu'en récréation que vous pouvez prévenir ces tristes et quelquefois funestes impressions. La récréation permet de dépouiller la sévère austérité d'un maître pour revêtir la cordialité d'un ami ; et cette condescendance montre aux enfants que si vous employez quelquefois la rigueur, c'est malgré vous, et qu'elle n'exclut jamais l'affection.

C'est en jouant à la balle, au cerceau et aux barres avec les enfants, que je gouverne au fond la maison, et sans aucune punition, comme vous le voyez. Je n'ai guère de meilleur secret... Je dois ajouter, toutefois, et en causant avec eux cordialement à la lecture spirituelle.

C'est en vous identifiant avec les enfants que vous serez fidèle à une de mes grandes recommandations qui est d'éviter les punitions ; car il le faut bien entendre : Quand on a des cantiques, le tribunal de la pénitence, des exhortations pieuses, la parole divine, la communion fréquente, la messe chaque jour, etc., si une maison ne va pas pour ainsi dire toute seule, c'est qu'on n'y entend rien ; si on est obligé de sévir, de frapper, c'est qu'on est incapable d'élever les enfants de Dieu. Quand on a les fêtes du Saint-Sacrement, un mois de Marie, et des retraites chaque année, quand on a la sainte Eucharistie, la confession, le chant des louanges de Dieu dans une maison d'éducation, s'il faut punir en même temps, tout est perdu... Non, non, c'est autrement qu'il faut gagner les âmes.

MGR DUPANLOUP.

Jeunes gens qui vous destinez à la carrière des armes, laissez-moi vous répéter ce que je disais récemment à la jeunesse de mon pays : Auriez-vous pour réussir dans ce noble métier, toutes les qualités, l'élan, la passion du sacrifice, la compétence, l'amour de l'étude, et le reste, —

croyez-moi, si vous ne vous sentez pas capables d'aimer d'un amour vrai, sincère, profond le petit soldat qui sera demain sous vos ordres, si vous ne consentez pas à vous pencher sur lui comme un grand frère mieux avantagé vers un cadet plus faible, et à l'aimer d'amour en somme, passez : votre vocation n'est pas là.

Général DE CASTELNAU.



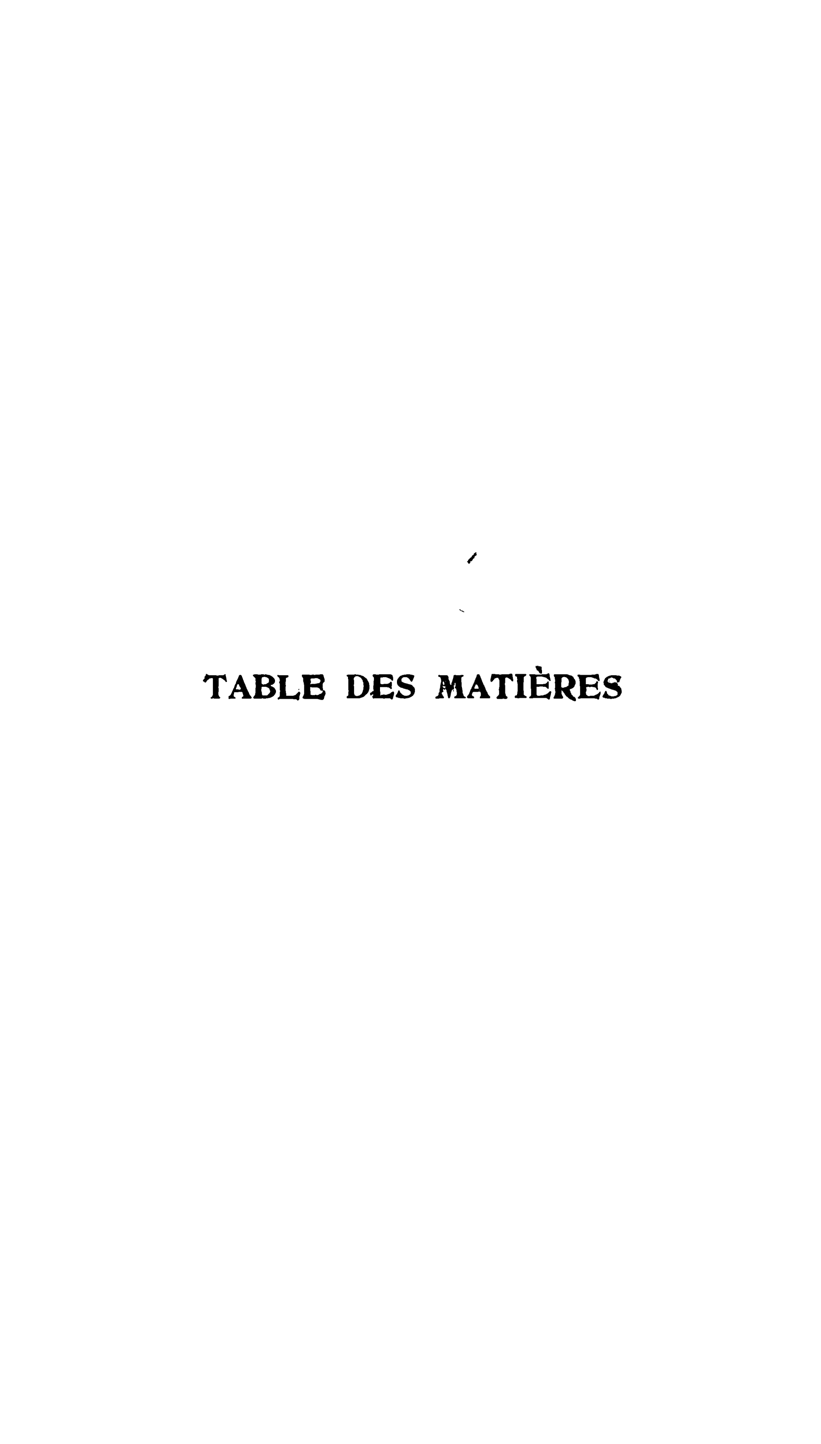


TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES

PARIS. — SOC. GÉNÉR. D'IMPR. ET D'ÉDIT., 71, RUE DE RENNES.